



37^e ANNÉE

N° 2.

1^{er} FÉVRIER 1894.

En février, les séances spirites auront lieu les vendredis 9 et 23.

AVANTAGES PRATIQUES DU SPIRITISME

(Suite).

(Voir le n° de décembre 1893.)

Une fois débarrassés de ces objections sans portée, adressées à la doctrine, mais que nous avons dû réfuter parce qu'elles se sont reproduites de nos jours et que nos adversaires les ont ressassées à plaisir, n'ayant rien de sérieux à nous opposer, nous pouvons conclure ces importants enseignements sur les bienfaits pratiques de nos croyances, par un *substantiel résumé*.

L'influence du spiritisme s'exerce heureusement et sur la société et sur l'individu ; sur la société qu'elle préserve de folles utopies, en enseignant que chacun, même dans le ciel, dans tous les mondes de la création en un mot, est le fils de ses œuvres, et qu'ainsi il y a inégalité devant l'Éternel selon les mérites et la vertu, bien qu'il y ait égalité de provenance ou de nature entre tous les esprits et la société qu'elle sauve des tendances matérielles et athées qui allaient la faire tomber. Elle s'exerce sur l'individu qu'elle éclaire au sujet de ses droits et de ses devoirs, à qui elle donne le perpétuel stimulant de l'assistance réelle de ses parents, de ses amis, et il n'est pas de meilleur préservatif contre les défaillances, les tentations, contre toutes les pensées coupables ou honteuses qui peuvent nous assaillir.

Cette influence est double, elle est intellectuelle ou morale. Voyons l'une et l'autre, en citant l'homme qui a incontestablement le plus fait pour la propagation du spiritisme, et envers qui notre reconnaissance doit être aussi vive que durable.

Allan-Kardec écrivait dans un numéro de la *Revue spirite* (3^{me} année) :

« Le nombre des métamorphoses morales est, chez les ouvriers, presque aussi grand que celui des adeptes : des habitudes vicieuses réformées, des passions calmées, des haines apaisées, des intérieurs devenus paisibles ; en un mot, les vertus les plus chrétiennes développées, et cela, par la confiance inébranlable que les communications spirites leur donnent en l'avenir auquel ils ne croyaient pas. »

Et il s'écrit en terminant :

« N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans cette communion des morts avec les vivants ? La vie future est là, palpitante sous les yeux ; il n'y a plus de mort, plus de séparation éternelle, plus de néant ; le ciel est plus près de la terre, et on le comprend mieux.

« Si c'est là une superstition, plutôt à Dieu qu'il n'y en eût jamais eu d'autres ! »

Voilà en ce qui touche le point de vue moral ; passons en citant le même auteur, ou plutôt en l'analysant (voyage spirite de 1862), au point de vue plus particulièrement intellectuel, c'est-à-dire à celui qui s'adresse à la raison de l'homme : comparons pour cela ce qu'il était avant les heureuses constatations du spiritisme.

« Dans l'incertitude de l'avenir, l'homme se disait : jouissons toujours du présent ; que me font mes semblables ? Pourquoi un sacrifice pour eux ? Ce sont mes frères, dit-on ; mais que me font des frères que je ne reverrai plus ! qui, peut-être demain, seront morts et moi aussi ? Que serons-nous alors les uns pour les autres ? Rien, si une fois morts, il ne reste rien de nous. Que me servirait de m'imposer des privations ? Quelle compensation en retirerai-je, si tout finit avec moi ? »

« Fondez donc une société sur les bases de la fraternité, avec des idées semblables ! L'égoïsme, telle en est la conséquence toute naturelle ; avec l'égoïsme, chacun tire à soi, et c'est le plus fort qui l'emporte. Le faible dit à son tour, soyons égoïstes, puisque les autres le sont ; ne pensons qu'à nous, puisque les autres ne pensent qu'à eux. Les hommes sérieux se sont alors demandé où un tel état de choses pouvait nous conduire ; ils ont vu un abîme, et voilà que le spiritisme vient le combler ; il dit au matérialisme : Tu n'iras pas plus loin, car voici des faits qui prouvent la fausseté de tes raisonnements.

« Le matérialisme menaçait de faire tomber la société en disant aux hommes : Le présent est tout, car l'avenir n'existe pas ; le spiritisme vient la relever, en lui disant : Le présent n'est rien, l'avenir est tout, et il le prouve. »

« Cette doctrine plaît : 1° parce qu'elle satisfait l'aspiration instinctive de l'homme vers l'avenir ; 2° parce qu'elle présente l'avenir sous un aspect

que la raison peut admettre; 3° parce que la certitude de la vie future fait prendre en patience les misères de la vie présente; 4° parce qu'avec la pluralité des existences, les misères ont une raison d'être, ou se les explique, et au lieu d'en accuser la Providence, on les trouve justes et on les accepte sans murmurer; 5° parce qu'on est heureux de savoir que les êtres qui nous sont chers ne sont pas perdus sans retour, qu'on les reverra, et qu'ils sont souvent auprès de nous; 6° parce que toutes les maximes données par les Esprits tendent à rendre les hommes meilleurs les uns pour les autres. »

Notre doctrine est la seule et véritable base de la morale humaine. Accepter avec résignation la place que nos actes nous attribuent, remplir notre tâche dans les limites de notre pouvoir et de nos facultés, sera toujours le plus haut sens de la sagesse, le plus sûr moyen de servir l'humanité à laquelle nous sommes liés pendant notre courte station ici-bas. Il est certain que ces stations sont en rapport dans leur durée et leurs modes avec les exigences de chacune des sociétés diverses dont nous pouvons devenir membres tour à tour, et que de la sorte, l'ordre, la condition des épreuves, leur aggravation, comme leur allègement, s'enchaînent avec la grandeur des destinées qui nous sont réservées. L'homme se comprend, se connaît, il sait la nature de son œuvre, son but et son terme, et comme l'Eternel, l'intelligence se révèle à lui, sous les points de vue excellents de la réformation par la discipline du moi, à l'aide de l'amour par la justice, la terre s'unit à l'univers par une magnifique et volontaire correspondance.

CE QUE LE SPIRITISME DIT A TOUS LES HOMMES

L'inégalité intellectuelle et morale des hommes ne provient ni de l'organisation, ni du point de départ, ni de l'éducation actuelle reçue pour chacun de nous, ni du milieu terrestre; elle ne trouve sa raison d'être que dans les dispositions antérieures de l'âme.

L'antériorité du sujet explique pourquoi il y a une si grande différence dans l'application que fait chacun des données de la sensibilité et de la raison. La sensation est diversement perçue par le moi, suivant son impressionnabilité. De même le bien, le vrai et le beau, sont conçus et appliqués selon la virtualité propre qui appartient à chaque âme, et qui constitue réellement la personnalité.

Avant la sensation, avant la notion rationnelle, il y a le moi qui les précède logiquement, réellement, et qui les marque de son cachet individuel. Si donc, l'inégalité, vient de l'état antérieur du sujet et par le fruit de ses existences précédentes, ce fait est entièrement incompréhensible sans l'acceptation de la préexistence que le spiritisme est venu confirmer.

L'inégalité des conditions et l'ordre actuel de la Société, ainsi que nous l'avons vu précédemment, ne s'expliquent que par la même doctrine. Nous avons dit aussi que, la doctrine du péché originel, entendue dans son sens grossier, n'en peut rendre un compte suffisant. S'ils n'apportaient en naissant que le péché originel, égaux en ce point, les hommes ne devraient pas être soumis à des conditions inégales. Pourquoi le plus grand nombre serait-il condamné aux épreuves les plus dures, aux privations les plus cruelles, aux douleurs les plus affreuses ? Il faut dire alors : ou que le principe de toutes choses est injuste, ou que les hommes ont mérité les états divers où ils sont placés. Avec les enseignements spirites, tout s'enchaîne, tout se comprend ; sans eux, tout sur la terre est hasard, fatalité, désordre et chaos.

La plupart des hommes sont déshérités de la propriété, obligés de gagner leur pain dans les plus rudes travaux, pendant que d'autres promènent partout, insouciant, l'oisiveté de leur fortune. Si vous ne pouvez justifier un tel état de choses, il en résultera, nécessairement, que ceux qui n'ont rien haïront ceux qui ont trop, et feront appel à la force ; que des voix s'élèveront, de bonne foi, contre un ordre aussi inique, demanderont le partage des biens. Que peut répondre à cela la Société ?

Le spiritisme au contraire donne la solution du problème, il assigne pour origine à la propriété, une loi primordiale de justice infinie ; nous sommes tous dans la position que nous avons méritée. Dans le monde il n'est rien de laissé au hasard qui n'est qu'un vain mot, une expression sans aucun sens ne servant qu'à déguiser notre ignorance. L'enseignement des esprits est venu fort à propos pour la dissiper.

Les esprits en effet nous révèlent ce grand principe : *Le présent est la conséquence du passé et le point de départ de l'avenir.*

Voici ce que le spiritisme dit à tous les hommes ; écoutez :

Ne murmurez pas de votre sort, n'appellez pas la force au secours des droits imaginaires ; il n'y a d'autres droits ici-bas, que la volonté de Dieu substance active universelle ; ne vous plaignez point de n'avoir pas de vastes domaines, de ne pas couler une vie heureuse et tranquille ; savez-vous si les épreuves qui vous sont réservées ne sont pas nécessaires à votre progrès ? Savez-vous si la justice immanente et supérieurement sage, ne vous traite même pas avec plus de faveur que vous n'en méritez ? Connaissez-vous quel merveilleux élément de progrès est caché dans la douleur ?

L'univers n'est pas désordre, il est harmonie. L'homme n'est pas régi par la fatalité ou le hasard, seule la justice qui est l'ordre absolu, le gouverne ; il n'est rien quelle ne pénétre, aucune créature quelle délaisse.

Quelle est l'herbe des champs qui n'ait son vêtement ? quel insecte qui

n'ait sa pâture ? Si en désaccord avec la raison et la justice, vous vous êtes punis, c'est que vous devez vous régénérer en faisant d'autres actes contraires à ceux par lesquels vous êtes à l'état de souffrance, et cet état est contraire à l'ordre absolu, cette loi fondamentale de l'univers.

Heureux vous tous qui souffrez patiemment et consciemment dans ce monde ; la souffrance du présent est la joie de l'avenir. Vous à qui il n'est donné de lire que dans une page de la création, comment prononcerez-vous sur elle ? En ne voyant qu'un seul des détails pouvez-vous juger l'ensemble.

Placés ici-bas, entre les deux abîmes du présent et de l'avenir, avec une existence passagère qui occupe un point imperceptible du temps, seriez-vous assez insensés pour vous imaginer que vous êtes nés d'hier et que vous ne serez pas demain ?

Savez-vous le rang de la terre dans la hiérarchie des mondes ? Les Esprits ne vous disent-ils pas que c'est une planète inférieure, séjour des expiations et des épreuves ? et s'il en est ainsi, la sagesse n'est-elle pas d'accepter volontairement la position que vous vous êtes fait librement, et cela sera d'autant plus courageux que la tâche sera plus grande, d'autant plus énergique que le fardeau sera plus lourd.

Voyageurs égarés, confiez-vous à la science spirite qui vient vous conduire et sachez en scruter le haut enseignement pour connaître quel fut votre point de départ et quel sera le terme de vos pérégrinations ; confiez-vous à l'Éternel dont le premier attribut dans l'arrangement du monde est l'ordre absolu par la justice.

Pèterins de la terre, n'enviez pas celui qui se repose dans sa tente splendide, au milieu de toutes les fausses délices des sens ; si vous êtes fatigués, couchez-vous patiemment au seuil, exposés s'il le faut aux brûlantes ardeurs du soleil, ou bien plutôt, travaillez énergiquement et avec science et conscience pour améliorer votre sort et celui de vos frères.

Implorez les secours de vos guides et ils ne vous manqueront pas ; qu'est-ce que la fortune et le plaisir d'ici-bas pour celui qui doit n'y vivre qu'un jour, et qui n'emportera rien ailleurs, si ce n'est sa force et sa vertu ?

Faites-vous des richesses que la mort ne vous ravira pas ; fortifiez en vous la vérité, éclairez votre intelligence, développez la charité par la justice, et souvenez-vous dans vos transformations que vous ne sauvez que votre individualité, votre moi ; si vous l'avez fait plus grand, vous avez amassé le seul trésor qui ne vous quittera plus.

Aimez tous les hommes d'un amour inépuisable ; faites pour eux plus que vous n'exigeriez qu'il vous fût fait, afin qu'en vous rendant moins, ils vous donnent toujours assez.

Cherchez à vous dépasser mutuellement en dévouement et en charité.

N'avez-vous pas tous la même origine et la même destinée ? Ne marchez-vous pas tous au même but, vers le type idéal et supérieur qui vous attire ? Blesser un seul de vos semblables, c'est donc blesser la justice divine et vous blesser vous-même.

Aimer l'éternelle justice c'est aimer vos frères : aimer vos frères c'est aimer l'éternelle justice et toujours être en accord avec elle : être en accord avec elle et vos frères c'est vous aimer vous-mêmes.

Etre égoïste, c'est se haïr soi-même dans l'objet nécessaire de la vie et de la pensée, car, tous, nous dépendons de Dieu éternelle justice et de nos frères ; le désordre et le malheur sont dans la division, l'ordre et le bonheur sont dans l'unité : l'unité d'action, l'unité d'intelligence, l'unité d'amour.

Mais tout en vous recommandant la patience et la résignation, nous vous préconisons également le travail et l'étude qui seuls peuvent améliorer votre séjour, exercer votre volonté et la rendre efficace pour le bien, pour le beau et le juste.

Elevez-vous donc dans l'échelle des êtres, élevez aussi votre terre dans l'échelle des mondes.

C'est ce que le spiritisme enseigne à celui qui médite pour mieux connaître.

LE PARADIS SPIRITE

Nous avons suffisamment, dans notre *Philosophie du spiritisme* (article de l'Enseignement du spiritisme), décrit l'enfer au point de vue spirite, enfer temporaire et non perpétuel, consistant en un stationnement dans les douleurs et l'obscurité, d'autant plus terribles que pour certaines âmes criminelles il y a, de par les lois supérieures, incertitude complète sur leur sort futur et sur les résultats qui seront accordés à leur repentir.

Nous avons également exposé ce qu'on peut, à bon droit, nommer le purgatoire spirite, c'est-à-dire, d'abord, le stationnement avec le regret amer des fautes, tempéré par la certitude de leur rachat ; ensuite les épreuves plus ou moins pénibles des réincarnations postérieures.

Une fois qu'à la suite, soit du stationnement, soit des épreuves et des expiations, les âmes sont arrivées au-delà du cercle des voyages dans le cercle du bonheur, nous avons dit qu'elles progressaient tous les jours dans la céleste théologie, et qu'elles remplissaient des fonctions joyeuses au service de l'architecte de l'univers, de Dieu raison mouvement ; nous sentons la nécessité de développer encore ces idées.

Les mystiques de tous les âges, et les théologiens de presque toutes les

religions, n'ont pas ainsi compris le bonheur des cieux ; ils supposent pour les bienheureux une oisive, inutile et béate contemplation, que les uns nomment l'absorption en Dieu, les autres la vision béatifique. La différence entre ces deux opinions est à peine marquée ; elles sont toutes deux erronées et ont été pour beaucoup dans le scepticisme et l'incrédulité modernes.

L'esprit du penseur a été effrayé tout autant de l'éternelle immobilité des élus que de l'absolu supplice des damnés, et ces données grossières, enfantines, révoltaient si bien notre cœur, notre raison, nos désirs, que l'humanité s'en est peu à peu et aujourd'hui définitivement éloignée, les regardant comme des contes chimériques.

Ce besoin de mobilité, même pour les bienheureux a frappé les plus éminents esprits ; on sait ce qu'en pensait Origène. De nos jours, le grand patriarche de la littérature du XIX^e siècle, M. de Chateaubriand écrit, en parlant des ressources que la peinture du ciel chrétien présente aux poètes ces paroles significatives : « Pour éviter la froideur qui résulte de l'éternelle et toujours semblable félicité des justes, on pourrait essayer d'établir dans le ciel une espérance une attente quelconque de plus de bonheur, ou d'une époque inconnue dans la révolution des êtres ; on pourrait rappeler davantage les choses humaines, soit en tirant des comparaisons, soit en donnant des affections et des passions aux élus. Nous serions moins portés à regarder comme une fiction un bonheur qui, semblable au nôtre, serait mêlé de changement. » Plus haut, M. de Chateaubriand avait dit : « Le ciel où règne une félicité sans bornes est trop au-dessus de la condition humaine pour que l'âme soit fort touchée du bonheur des élus ; on ne s'intéresse guère à des êtres parfaitement heureux. » (*Génie du Christianisme*, livre IV, chapitre XVI.)

Et pourquoi ne s'y intéresse-t-on pas ? Parce que telle n'est pas notre destinée ; parce que nous promettre la perfection entière et absolue, celle attribuée au Dieu personnel et circonscrit des catholiques, c'est nous menacer d'anéantissement. Rien ne nous prouve que l'Éternel ne progresse pas.

La félicité sans bornes n'est pas celle de la créature, et qui ne voit que cette erreur est celle du panthéisme et de la théologie indienne ?

Il était donc bien temps que le spiritisme viennet inculquer d'autres idées aux hommes de la terre sur les conditions de la vie future ; sans les bienfaits de cet enseignement, le scepticisme aurait pu triompher à la fin ; mais l'éternelle justice n'abandonne jamais les humanités, elle les guide.

Ajoutons néanmoins que dans le cercle du bonheur, les bienheureux ne peuvent pas plus déchoir, que les âmes soumises encore aux transmigrations dans le cercle des voyages ne peuvent perdre leurs facultés acquises.

Une fois arrivés dans les mondes supérieurs, les Esprits prennent possession définitive de la vraie vie éternelle, tout en progressant indéfiniment en sciences, en moralité et en vision plus directe du souverain bien qui est la connaissance exacte, mathématique et rationnelle de l'univers et de la vie infinie.

Voici ici, un passage éloquent, très expressif d'un rédacteur de l'*Industriel français* (n° 152).

« Le travail n'est pas seulement une loi de notre basse planète, mais encore une loi universelle et logique s'appliquant à tous les êtres de la création, à tous les mondes, car il ne faut pas croire, suivant une déplorable idée de l'ascétisme mystique, que les saints soient des rentiers.

« Oh non ! ils ne se reposent pas dans une immobile contemplation de l'infini ; et comme Dieu raison mouvement, meut tous les univers, fatalement et logiquement, qu'il ne pourrait s'y soustraire car il est la raison même, en conséquence il ne prend lui-même aucun instant de repos, puisqu'il crée incessamment et préside à toutes les évolutions progressives de ses créatures et des mondes qu'elles habitent. Dieu travaille et progresse.

« De même les saints, c'est-à-dire les esprits qui ont acquis assez de science des lois physico-chimiques qui régissent la vie universelle et infinie sont des ouvriers infatigables, toujours agissant, toujours se mouvant dans la sphère inénarrable et incompréhensible ici-bas de l'amour éternel, prêts à accepter, à demander même avec ardeur des missions de dévouement et d'enseignement céleste auprès des plus pauvres humanités, missions qui ne sont pas quelquefois sans danger car ils risquent la vie, surtout si le globe où ils sont envoyés est voisin de la sauvagerie ou encore dans l'enfance.

« Or si leurs pensées sont pondérées, saisissantes et incontestables, ils savent que le travail est la loi inéluctable de tous, joyeux et attrayant dans les cieux, plus ou moins pénible sur notre terre infime et sur les mondes du même degré ».

On ne saurait être plus explicite.

Voilà la notion du paradis spirite, telle qu'elle était nécessaire aux aspirations et aux croyances modernes.

Cette notion, conforme à la saine raison, répond victorieusement à toutes les interrogations des esprits inquiets ; elle fait comprendre aussi que Dieu n'est point une *entité personnelle circonscrite*, mystérieuse et incompréhensible, toute-puissante, le Dieu de la grâce et du miracle.

Dieu, c'est le *fluide universel intelligent* d'Allan Kardec, c'est l'*Atma* des anciens sages qui ont présidé à l'évolution de notre terre en ses diverses étapes, toutes dix fois millénaires.

Ces sages qui avaient eu le temps d'étudier les mondes intersolaires con-

naïssaient : le mouvement des étoiles, les apsides, ils ont donné la minute sidérale à laquelle a lieu la précession des équinoxes ; ils ont affirmé que dans l'univers infini il n'y avait que de la substance à l'infini, mais à deux états : un état passif, neutre et intelligent de la substance, dont toutes les parties sont plongées dans la substance active, intelligente, qui meut et ne fait jamais un mouvement dans la substance passive s'il n'a sa raison d'être.

L'action de la substance intelligente et active sur la substance passive et neutre, ont ils dit, produit tous les corps plastiques ; les planètes et les soleils sont des corps plastiques et neutres plongés dans la substance active qui les meut.

Toute la mécanique de l'univers s'explique par cette action fatale et logique d'Atma raison mouvement.

Dieu fluide universel intelligent (l'Atma des anciens) comprend l'actif et le passif.

Dieu fluide universel ou substance universelle (et dans l'univers infini, il n'y a que ce fluide, ou cette substance à l'infini) est ainsi parlout, en tout, il pénètre tout par son action continue, parce qu'il est la raison même et fatalement la justice absolue.

Allan Kardec aboutissait à ces conclusions, il n'a pas eu le temps de les formuler d'une manière nette ; s'il eût vécu c'eût été pour préciser que, puisque dans l'univers infini il n'y a que de la substance à l'infini, à côté d'un infini il ne peut y en avoir un autre : deux infinis s'excluent.

Or Dieu fluide universel intelligent, substance à deux états, n'a jamais cessé d'être.

Il est, il fut, il sera.

Dieu compris ainsi est bien l'Éternel selon la raison ; il satisfait la conscience et la science, parce que cela est simple et sans déguisements miraculeux.

Il faut en bien méditer.

(A suivre.)

LA PSYCHOLOGIE

DEVANT LA SCIENCE ET LES SAVANTS.

(Suite). Voir la Revue de janvier 1894.

C'était, on le voit, une transformation complète de l'individu.

C'est cette prise de possession par certains esprits qui explique tous les genres de médiumnité.

Et cependant beaucoup de gens sont aujourd'hui sceptiques à l'égard de ces faits qui sont connus presque depuis que notre monde existe.

L'explication que nous venons d'en donner est fort simple et nous la résumerons ainsi : le médium n'est qu'une enveloppe dont peuvent s'emparer toute sorte d'esprits ; si l'esprit est musicien il fera du médium un musicien, s'il est mathématicien il fera un excellent calculateur, comme Inaudi par exemple, que nous avons revu cette année à Tours et dont la faculté s'est considérablement accrue depuis huit ou dix ans que nous ne l'avions vu.

Mais cette explication est trop simple et beaucoup de gens en cherchant d'autres et les recherches ne datent pas d'aujourd'hui. Ainsi, Apulée (1) en citant, d'après Varron, des faits de lucidité et de prévision *extraordinaires*, cherche déjà à cette époque à les expliquer par une théorie absolument analogue au fluide magnétique.

Et du reste tout le fond des idées de Mesmer au sujet du magnétisme animal se retrouve dans les écrits de Paracelse, de Van-Helmont et de Santanelli ; seulement ces auteurs leur donnent d'autres noms.

Nous n'insisterons pas plus longuement sur le somnambulisme naturel et sur le médium qui, dans bien des cas, ne sont que des somnambules naturels et nous passerons immédiatement à l'étude du magnétisme curatif qui fait l'objet de ce chapitre et qui produit de véritables merveilles, comme le lecteur pourra en juger par quelques exemples que nous consignons ici.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que, dans un mouvement d'enthousiasme le baron du Potet s'écrie : « Miracle du magnétisme, un être à la voix de la nature, peut sans science aucune, rétablir l'équilibre en versant dans les organes ces effluves d'une nature si inconnue qu'elles confondent la science et le raisonnement ! Elles vont, comblant le vide qui s'est fait, faire naître la lutte qui doit, non sans secousses, ni oscillations, réveiller l'action vitale et rétablir l'équilibre perdu ! »

En effet, il ne faut pas ici des diplômes ou des parchemins pour exercer une brillante faculté que la nature a dispensé à des êtres privilégiés. Il ne s'agit que d'être sain, consciencieusement honnête, et avoir un grand désir d'être utile à ses semblables ; puis on n'a qu'à suivre la courte instruction du baron du Potet, qui nous dit :

« Placez-vous près du malade épuisé par la souffrance, et dont les forces médicatrices ont été anéanties par les remèdes ; étendez vos mains doucement, tranquillement, avec la sérénité qui accompagne toujours le désir de faire le bien ; considérez-vous comme un instrument divin, dont les ressorts sont mus par l'âme. Cette harmonie nécessaire détermine la puissance magnétique à sortir de ses voies ordinaires, et à se porter là, où votre entendement l'appelle, où vos mains veulent la guider !... »

(1) *Apolog.*, C. XLIII, p. 537.

Et avec cette simple recette, on arrive à soulager ses semblables. Depuis le baron du Potet, l'hypnotisme s'est répandu et a fait du chemin, surtout pour les opérations chirurgicales.

Parmi les opérations remarquables opérées avec l'aide du sommeil hypnotique, nous signalerons la suivante, extraite de la *Revue populaire de médecine* et paru dans le numéro du 5 décembre 1887, sous la signature du Dr Fiolle :

EXTRACTION D'UNE BALLE PENDANT LE SOMMEIL HYPNOTIQUE

« Mme X... a reçu une balle de revolver petit calibre dans la main droite, il y a sept ans. L'extraction fut tentée, sans succès, par plusieurs médecins : elle s'est enkystée sous les tendons fléchisseurs du médius, au niveau du pli cutané inférieur.

« Très sensible et très excitable, cette dame voulait être débarrassée de ce corps étranger qui gênait ses mouvements ; comme elle craignait la souffrance de l'opération, et que, de mon côté, je redoutais les effets des anesthésiques, j'eus l'idée de la soumettre au sommeil hypnotique.

« A la première séance, l'état somnambulique fut produit au bout de trois ou quatre minutes, et j'en profitai pour la débarrasser des douleurs névralgiques qui la faisaient horriblement souffrir ; je lui suggérai en même temps l'idée que l'extraction de la balle était indispensable.

« Depuis ce moment, elle me le demanda avec une telle insistance que je me décidai à l'opération, et je la pratiquai trois jours après.

« Après avoir plongé, à mon commandement, mon sujet dans l'état hypnotique, je lui suggère qu'au moyen d'un anesthésique puissant récemment découvert elle ne ressentira aucune douleur ; à cet effet, je mouille la partie avec de l'eau. L'opération, aussitôt commencée, n'a pas duré moins d'un quart d'heure, pendant lequel Mme X... n'a pas fait un mouvement pour retirer sa main. La figure n'a pas cessé d'être souriante, ainsi que je l'avais ordonné.

« Ces faits étaient trop connus pour que j'eusse lieu de m'en étonner ; il n'en a pas été de même pour les suites.

« Après l'extraction de la balle eut lieu une hémorragie assez abondante provenant probablement d'une lésion d'une artère collatérale des doigts. J'eus l'idée de dire à mon sujet qu'au moyen d'un liquide spécial, l'écoulement du sang cesserait subitement et que la cicatrisation serait immédiate ; à mon grand étonnement, le sang cessa de couler. Les bords de la plaie furent rapprochés. A la suite de l'opération, ma malade n'éprouve aucune douleur ; tous les mouvements sont facilement exécutés, la malade affirme n'avoir rien senti.

« Néanmoins, je prescrivis le repos du membre, et tout semblait terminé, lorsque le surlendemain mon sujet accuse une douleur profonde. Craignant, à cause des circonstances où j'avais opéré, qu'il y eût un peu de pus, je fis, à l'état de veille, une nouvelle incision, qui donna issue à une petite quantité de liquide séro-purulent, et par les mêmes procédés je pus supprimer la douleur et faire cesser l'hémorragie. La cicatrisation a marché rapidement. Depuis lors, il y a un mois, Mme X... n'a ressenti aucune douleur, aucune gêne ; il est difficile de constater l'endroit où ont porté les incisions. Cette petite opération, faite devant plusieurs témoins, m'a semblé, à cause des circonstances où elle a été pratiquée, devoir être signalée.

« D^r EDMOND FIOLE. »

Voilà un fait qui certes aurait été traité de miraculeux, il y a seulement quarante ou cinquante ans ; aujourd'hui, les hommes de science le trouvent tout à fait simple et ordinaire ; le D^r Ed. Fiolle ne dit-il pas lui-même dans sa lettre : *Ces faits étaient trop connus pour que j'eusse lieu de m'en étonner.*

Trop connus des initiés, des hommes de science non officielle, cher docteur, mais pas du vulgaire, de la foule.

Nous allons mentionner un autre exemple : celui d'un accouchement.

Certes, si une opération est pénible et douloureuse, c'est celle-ci ; eh bien, grâce à l'hypnotisme la femme peut *enfanter sans douleur* ; voici le fait.

Le D^r Dumontpallier a communiqué à la *Société de Biologie* (séance du 26 fév. 87), un cas d'analgésie hypnotique, dans le travail de l'accouchement.

Nous allons analyser la communication du célèbre médecin de l'Hôtel-Dieu, parce que cette analyse permettra de déterminer la *sensibilité ou l'insensibilité* de la parturiente, dans les trois états de somnambulisme, de léthargie et d'hypnotisme simple.

Le savant auteur rapporte qu'une primipare en état somnambulique a témoigné d'une analgésie complète, pendant la première période de l'accouchement ; pendant la seconde, au contraire, l'analgésie n'a été qu'intermittente, enfin elle cessait complètement, lorsque les violentes contractions utérines survenaient.

Enfin, le docteur nous dit que l'hypnotisation a été impossible dans la troisième période lors des fortes pressions de la tête de l'enfant sur le périnée, et lors de l'engagement de l'occiput sous l'arcade pubienne.

Dans l'état léthargique, une femme peut accoucher sans en avoir conscience ; donc pour obtenir une analgésie complète absolue, « pour que la femme enfante sans douleur », il ne faut pas hypnotiser la parturiente pour obtenir la période somnambulique, mais il faut produire la léthargie.

Dans cette dernière phase de l'hypnotisme, si la femme a souffert sans crier pendant le travail, elle n'aura pas conscience de la naissance de son enfant et n'aura pas conservé le souvenir de la douleur.

Nous pourrions mentionner ici des milliers d'exemples, mais nous pensons que ce serait inutile, nous préférons renvoyer à des ouvrages spéciaux, ceux de nos lecteurs désireux d'étudier les applications thérapeutiques de l'hypnotisme, et en terminant ce chapitre nous dirons que certes l'action magnétique est soumise à des lois fixes qui relèvent de la polarité, mais le plus grand nombre des magnétiseurs (ce sont les meilleurs) guérissent les malades sans connaître la véritable nature de leur pouvoir. Bien souvent, des *rebouteurs* par exemple, s'imaginent remettre un tendon ou emboîter un os, tandis que, par l'action magnétique, ils ne font que supprimer une douleur ; c'est une sorte de magnétisme inconscient, de même que la zoothérapie, la cohabitation avec des jeunes filles ou des jeunes garçons, la médecine sympathique de Paracelse ; toutes ces habitudes ou usages constituent un magnétisme involontaire ou du moins inconscient.

Le magnétisme volontaire, pour qu'il soit curatif, doit provenir d'un organisme astro-physique pur ; les grands thaumaturges ne guérissaient et ne guérissent que parce qu'ils sont dans cet état de pureté requis. Étaient tels : le Christ, le baron du Potet, Newton, de Hohenloe, le zouave Jacob et bien d'autres magnétiseurs renommés.

Aussi recommandons-nous aux malades qui désirent utiliser le magnétisme curatif, de n'utiliser que d'excellents magnétiseurs, car si le fluide de celui-ci était impur, les malades, au lieu de guérir, pourraient aggraver leur état, car le fluide impur contagionne et contamine pour ainsi dire le magnétisé et peut développer en lui des passions qu'il n'aurait peut-être jamais eues.

C'est là un fait sur lequel il y a lieu d'insister ; le magnétiseur guérit bien par *contagion* quand il ne fait pas de la suggestion.

Cette contagion est du reste soumise à des lois tout comme la magnétisation l'est à celles de la polarité.

Aussi bien des magétiseurs fabriqués, c'est-à-dire qui n'ont pas le don, provoquent des phénomènes tout à fait contraires à ce qu'ils voulaient obtenir. C'est pourquoi les malades doivent toujours s'adresser de préférences aux véritables thaumaturges.

Le jour où l'hypnotisme sera exclusivement appliqué à guérir les maladies, le nombre des malades diminuera considérablement ; malheureusement jusque dans ces dernières années l'étude de l'hypnotisme n'a guère porté chez les médecins que sur les faits curieux et bizarres. Cependant il n'est pas d'étude plus attachante et plus importante, en ce qu'elle permet de

suivre les processus physiologiques et tout particulièrement les fonctions cérébrales fort peu connues et très mal définies par nos grands physiologistes.

Passons à l'étude de la suggestion et de l'autosuggestion également employées comme moyen thérapeutique.

SUGGESTION ET AUTOSUGGESTION

Paracelse, nos lecteurs ne l'ignorent pas, a beaucoup écrit sur la médecine et il a affirmé jusqu'à un certain point, que les remèdes agissent surtout par autosuggestion, puisqu'il dit que ce qui guérit surtout dans les remèdes, c'est la foi qu'on a en eux ; nous allons le voir en parlant des cinq classes de maladies qui existent d'après notre herméliste :

LA PREMIÈRE CLASSE comprend les maladies causées par des influences astrales, lesquelles agissent sur le corps astral de l'homme et par réaction sur son corps physique. — On ne peut guérir celles-ci, qu'en connaissant la physiologie et l'anatomie des cieux et les influences des étoiles ; il faut donc, en premier lieu, soustraire l'homme des mauvaises influences astrales, avant toute chose, puis lui donner le métal ou la plante qui possèdent les qualités pouvant attirer les influences planétaires correspondantes et « si nous connaissons l'influence de l'étoile, les conjonctions des planètes et les qualités des drogues, nous saurons alors quel remède il faut appliquer pour attirer les influences qui peuvent agir d'une manière bienfaisante sur le corps du malade ».

LA SECONDE CLASSE comprend les maladies provenant des impuretés des substances malignes et des obstructions internes. — Dans ce cas il faut laisser agir la puissance curative de la nature ; et rien de plus, car, dit Paracelse : « Tant que le corps est fort, il peut diminuer ou même rejeter les influences néfastes engendrées par nos vices » ; mais comme cela demande un effort continu, il y a une perte sérieuse de vitalité, nécessaire à l'expulsion des éléments empoisonnés accumulés en grande quantité. Aussi « si le médecin essaie d'empêcher l'expulsion de ces éléments, il commet un crime contre la nature et peut même causer la mort du malade ».

LA TROISIÈME CLASSE embrasse les maladies qui relèvent du mauvais état des organes, des fonctions physiologiques ou bien encore de l'état anormal de ces organes, causé par des influences malfaisantes. — Pour celles-ci Paracelse n'utilise que des remèdes choisis suivant les influences plus notoires qui correspondent aux organes affectés.

LA QUATRIÈME CLASSE de maladies comprend celle dont l'origine remonte à des causes psychologiques (désirs, passions, vices, imagination déréglée).

Pour la guérir, Paracelse emploie des talismans et des amulettes, il combat les effets de l'imagination par l'imagination, la volonté et la foi.

« L'imagination, dit-il, guérit beaucoup de maladies, mais la volonté (la foi) les guérit toutes. Si nous ne pouvons pas les guérir par la foi, c'est que notre foi est trop faible. »

Et le grand alchimiste reconnaît que la puissance des amulettes ne réside pas tant dans la matière avec laquelle ils sont faits que dans la foi avec laquelle ils sont portés, et il ajoute que « la foi rendra les remèdes efficaces, tandis que le doute détruira leur vertu ».

Enfin la cinquième classe comprend les maladies qui ont pour origine des causes spirituelles, créées par la désobéissance aux lois de Dieu.

Pour celles-là, il n'y a pas d'autres remèdes que la patience, parce que nous devons ces maladies aux fautes de nos existences antérieures, il n'y a donc rien à faire qu'à les subir puisqu'elles ne proviennent que de notre *Karma* et sont une expiation; on peut donc en atténuer les souffrances mais non les guérir radicalement.

Ajoutons qu'en bon alchimiste Paracelse employait aussi un élixir dont nous ignorons le nom, mais qui nous est donné par d'Espagnet en ces termes : « Il y a une partie dans l'homme dont le nom peut être exprimé par six lettres.

En ajoutant un P et en changeant S en M, vous trouverez le véritable nom du sujet qui occupe les sages.

Le mot de Paracelse, nous allons le révéler, c'est *oculus* (l'œil) la partie de l'homme dont le nom latin a bien six lettres, et si nous ajoutons un *p* au commencement et que nous remplacions par un *m* l's, nous aurons *poculum*, ce qui signifie *oculus*, œil et *poculum*, verre à boire, verre de vin, même; autrement dit en langage symbolique l'œil signifie la *conscience divine* ou spirituelle et, quand l'homme en est pénétré, il devient un récipient, un vase (*poculum*) susceptible de recevoir la bonne parole et si celle-ci se fixe en nous, en notre âme, l'homme découvre en lui la *pietre philosophale*.

Dans ce qu'on appelle la magie des campagnes, il est souvent question de remèdes plus ou moins bizarres, ces drogues fournies ou formulées par les empiriques guérissent dans bien des cas, parce que ce qui agit en elles c'est l'âme des plantes, des substances employées, laquelle âme par son action sur les éléments *phraniques*, *astrals* ou *physiques*, modifie ou neutralise tout au moins les énergies troublées, ce qui permet à la force curative de ramener naturellement une puissance suffisante aux éléments en souffrance, pour leur permettre de récupérer leur activité et par suite la guérison. Ces drogues empiriques guérissent encore par une véritable autosuggestion. Le malade en effet, qui sait que d'autres malades ont été guéris par un remède

ou un procédé quelconque est pour ainsi dire entraîné à tenter l'expérience pour son propre compte : cela devient chez lui, une idée fixe, il est assuré de sa guérison et c'est cette foi dans le remède, comme dit Paracelse qui guérit véritablement le malade : c'est la concentration soutenue de sa volonté, c'est-à-dire l'autosuggestion.

Nous devons ranger, dans la même catégorie, toutes les formules et tous les remèdes et toutes les prières quels qu'ils soient et cela malgré ce qu'ils peuvent avoir d'absurde, tels qu'on les lit dans les manuels ou Enchiridion, notamment dans celui du pape Léon.

Après ce coup d'œil jeté en arrière, dans le passé à propos de suggestion, arrivons aux temps modernes, où les expériences ont un tout autre caractère de vérité et de netteté.

Aujourd'hui, comme autrefois, bien des gens s'inquiètent encore du danger que l'hypnotisme peut faire courir à notre société ; c'est là un grand tort, car si l'hypnotisme présente des dangers, il a aussi un bon côté ; chaque médaille a son revers, et le revers ou *verso* de l'hypnotisme n'est pas à beaucoup près aussi important que sa face ou *recto*. On a eu le tort de croire que tout sujet hypnotisé devient entre les mains de son opérateur ou magnétiseur un automate. Cela est absolument erroné.

Dans la suggestion par exemple, toute pensée suggérée à un sujet est plus forte que les autres qu'il a dans son esprit ; mais en présence d'un acte à accomplir l'hypnotisé conserve sa liberté d'action, comme devant le conseil que lui donnerait un ami ; si l'acte à commettre répugne à l'individu s'il est en contradiction avec ses principes, il reste libre de l'exécuter ou de ne pas l'exécuter.

L'opérateur suggère bien l'idée, mais la réalisation de l'idée dépend tout entière de la volonté de l'hypnotisé.

Si l'individu (le sujet) est faible il peut se laisser entraîner, comme dans les actes de la vie ordinaire. Si, au contraire, le sujet est un caractère, a une ferme volonté, il examinera avec sa froide raison l'idée suggérée et s'il la juge mauvaise, il ne l'exécutera pas.

Ainsi donc, on a grandement tort de considérer le somnambule comme une machine, ou un simple automate s'il possède sa volonté propre et il est toujours libre d'exécuter ou de ne pas exécuter une idée suggérée.

Dans les applications thérapeutiques au contraire, les remèdes ou les suggestions agissent surtout parce que le malade a la volonté de vouloir guérir ; de sorte qu'avec un verre d'eau fraîche, on peut à volonté faire prendre du thé, de la tisane, un vomitif, un purgatif au malade ; ces faits sont aujourd'hui trop connus pour que nous ayons le soin d'insister ; mais

nous citerons les divers cas de guérison remarquable qu'on peut obtenir par la suggestion : le Dr Voisin a traité et guéri de l'aménorrhée (1).

Le Dr Fontan, de Toulon, a guéri des cas d'hystérie, de catalepsie et d'anesthésie partielle au moins, en employant la suggestion et l'aimant. D'autres médecins ont guéri des paralysies, des hémiplegies, des névralgies, etc., etc.; enfin des hypnotiseurs ont guéri quantité de personnes, de funestes habitudes invétérées en les dégoûlant par suggestion de leur passion : morphine, opium, éther, tabac, etc.

Dans une brochure (2) du professeur Delbœuf, de l'Université de Liège, nous trouvons un singulier cas d'hémiplegie guéri par suggestion. La personne en question ne pouvait pas parler. Au bout de trois jours elle commença à parler, mais au bout de dix-huit jours elle était incapable de faire un pas. Par acquit de conscience et ne croyant guère à un résultat, M. Delbœuf suggéra à son malade qu'à son réveil il remuerait le bras et la main. Elle se réveilla en effet, et à la grande stupéfaction du docteur elle remua son bras et sa main. Réhypnotisée, le médecin lui dit qu'à son réveil elle se lèverait et pourrait marcher sans employer aucun aide, ce qui arriva et s'accomplit de point en point.

Et le docteur ajoute : « qui n'a pas assisté à une pareille résurrection des membres, pour ainsi dire morts, ne peut se faire aucune idée de l'étonnement mêlé de stupeur et presque d'effroi qui a saisi les témoins de cette scène.

« L'amélioration obtenue si instantanément s'est maintenue et a été s'accroissant à la suite de suggestions successives, jusqu'à un certain point qui n'a pu être dépassé. »

Nous n'insisterons pas davantage et à ceux de nos lecteurs qui désireraient étudier la question des médicaments à distance nous signalerons l'ouvrage de MM. Bourru et P. Burat, professeurs à l'Ecole de médecine de Rochefort (3).

L'hypnotisme est certainement un des grands systèmes qui sera utilisé dans l'avenir pour la guérison des malades.

Nous espérons même qu'à l'aide de l'hypnotisme, comme nous le disons dans un de nos derniers volumes parus (4), on pourra supprimer les horribles opérations vivisectrices.

(1) Communication à la Société médico-psychologique.

(2) De l'origine des effets curatifs de l'hypnotisme, études de psychologie expérimentale, J. 1er. in-8°, Paris, 1892. — F. Alcan.

(3) *La Suggestion mentale et l'action des médicaments à distance*, 1 vol. in-8. Paris. Germer-Baillière et fils, 1887.

(4) DE LA VIVISECTION, étude physiologique, psychologique et philosophique, 1 vol. in-8. Paris. Chamuel, 1893. Prix 2 francs.

DU MAGNÉTISME CURATIF OU APPLICATIONS THÉRAPEUTIQUES DE L'HYPNOTISME
CHAPITRE XI (1).

La science est loin d'être faite sur les données du sommeil nerveux malgré le grand nombre d'expériences faites dans ces dernières années.

Nous pourrions donner de nombreux exemples, en mentionnant les expériences des Pickmann, des Donato, des Cumberland, des Hanssens et autres hypnotiseurs ; mais ces spectacles sont aujourd'hui trop connus, pour qu'il soit nécessaire d'en parler et du reste ils ne constituent pas des épreuves scientifiques, non plus que les travaux et les expériences de Charcot à la Salpêtrière, tout cela constitue du tremplin, de la banque, mais rien de plus.

Tous ces dentistes qui pratiquent le somnambulisme naturel ou artificiel se croient les inventeurs de ce phénomène, c'est là une très grande erreur.

Ce qui est surprenant c'est que tous les faits du somnambulisme semblent d'après ces artistes, remonter seulement à quelques années.

Or, voici un cas des plus curieux qui remonte à 1725 ; nous le trouvons consigné dans les *actes de l'Académie de Breslau* (classe 4, année 1725, mois de décembre.)

« Un jeune cordier, âgé de 22 ans, était déjà, depuis trois ans, sujet à des attaques de somnambulisme, qui le prenaient à toute heure du jour, tantôt au milieu de son travail, soit qu'il fût assis, qu'il marchât ou qu'il se tint debout ; son sommeil était subit et profond ; il perdait alors l'usage des sens, ce qui, cependant, ne l'empêchait pas de continuer son ouvrage. Au moment du paroxysme de la crise, il fronçait les sourcils, les yeux s'abaissaient, les paupières se fermaient et tous les sens devenaient obtus. On pouvait alors impunément le pousser, le pincer, le piquer, il ne sentait ni n'entendait rien, même si on l'appelait par son nom et si l'on déchargeait un pistolet à ses oreilles. Sa respiration ne faisait pas entendre le plus léger souffle, il ne voyait pas, on ne pouvait lui ouvrir les paupières. Tombait-il dans cet état en filant une corde, il continuait son travail comme s'il eût été éveillé ; marchait-il, il poursuivait son chemin, parfois un peu plus vite qu'auparavant, et toujours sans dévier.

Il allait ainsi plusieurs fois en dormant, de Naumbourg à Weimar. Un jour, passant par une rue où il se trouvait du bois coupé, il sauta par dessus, preuve qu'il apercevait les objets. Il se garait également bien des voitures et des passants. Une fois étant à cheval, à environ deux lieues de Weimar, il fut pris par son accès. Il continua néanmoins à faire

(1) Nous informons nos lecteurs que tout ce qui suit n'est nullement *La Psychologie* que nous venons de publier en volume.

trotter sa monture, traversa un petit bois où il y avait de l'eau et y abreuva son cheval.

Arrivé à Weimar, il se rendit au marché, se conduisant au travers des passants et des étalages tout comme s'il avait été éveillé; puis il descendit de cheval et l'attacha à un anneau qui tenait à une boutique, monta chez un confrère où il avait à faire, lui dit quelques mots et ajouta qu'il se rendait à la chancellerie: après quoi, il s'éveilla tout à coup, et, saisi d'étonnement et d'effroi, il se confondit en excuses. »

Nous avons cité cet exemple parce que nous avons pu contrôler par analogie certains faits chez un médium: chez Mme X..., artiste de l'Odéon.

Nous avons assisté à une séance chez Mlle G... il y a environ dix-sept ans. Un esprit familier du groupe s'emparait assez souvent de Mme X... et gênait beaucoup les travaux de la réunion. Or, un autre médium, Mme B... reconnaissait immédiatement l'arrivée de cet esprit parce que Mme X... fronçait le sourcil, abaissait ses yeux et fermait ses paupières », tout comme nous venons de le voir dans l'exemple qui précède.

Or, un jour, Mme B... voulant expulser ce gêneur, ramassa son fluide et sa volonté et projeta le tout mentalement sur le médium. Celle-ci donna tout à coup un grand coup de poing sur la table et cela avec une telle force que tout le monde fut épouvanté; mais ce mauvais esprit partit et pour ce jour-là on fut débarrassé de sa présence.

Cet exemple montre donc que par un violent effort de volonté, on peut expulser d'un corps un mauvais esprit qui s'en empare et cela sans avoir recours aux exorcismes et à l'eau bénite.

Mais de ce qu'on peut expulser un esprit nous pouvons donc conclure qu'un autre peut s'emparer du médium, c'est ce que nous avons vu dans la personne de Mme X...

Le précédent esprit parti, un autre improvisateur s'emparait de ce médium et se mettait à déclamer de la prose et de la poésie, on voyait aussitôt la figure de la personne changer tout à coup. Notre médium était alors un artiste dramatique hors de pair.

Il ne faut pas s'étonner de ce genre de médiumnité qui explique que bien des personnes, ignorant une langue, peuvent la parler, de même qu'un individu sans instruction peut prononcer un beau discours.

Voici ce que nous trouvons à ce sujet dans le *Moritzsch Magazin* (tome III, part. I, p. 41): « Un vannier de Waldeck, ayant entendu un sermon, en fut si vivement frappé, qu'il fondit en larmes. La nuit suivante, il se releva en proie à un accès de somnambulisme et se mit à réciter le discours du prédicateur. Sa femme fit de vains efforts pour l'éveiller, il continua ainsi jusqu'à ce qu'il eût tout dit; à son réveil il ne se rappelait de rien. Depuis

lors, il fut saisi de temps en temps de l'envie de prêcher sans pouvoir se retenir ; et cela le jour comme la nuit, en voyage comme au logis, en société comme dans la solitude. Cet état dura plusieurs années, sans interruption. Son accès le prenait trois ou quatre fois dans une journée, surtout après qu'il avait bu un peu d'eau-de-vie. Au moment du paroxysme ses yeux devenaient fixes, son langage et sa prononciation acquéraient une pureté qu'ils n'avaient pas auparavant. »

(A suivre).

ERNEST BOSCH.

LES PHÉNOMÈNES SPIRITES DEVANT LA SCIENCE

Tel est le titre d'une conférence par le professeur Alfred R. Wallace, de Londres, lue dernièrement au Congrès psychique de Chicago.

M. W. Crookes y avait protesté aussi contre cette assertion qu'il avait modifié ses convictions à propos du spiritualisme moderne ; dans un article énergique adressé au Dr Coués, de Washington, il a déclaré que les faits constatés depuis ses recherches expérimentales lui font établir qu'il ne s'était pas trompé ; il n'avait donc rien à rétracter quant aux faits spirites constatés d'une façon précise à l'aide de la méthode scientifique.

Aujourd'hui sir R. Wallace, le savant émule de Darwin, fait l'histoire de ses expériences et son appréciation des phénomènes spirites considérés au point de vue de la science.

Son intérêt fut éveillé, en 1843, lorsque le Dr Elliotson et d'autres chirurgiens anglais firent des opérations sur les patients après les avoir insensibilisés à l'aide de passes magnétiques.

La science orthodoxe d'alors s'opposait même à la lecture de ces comptes rendus, le Dr Elliotson dut abandonner sa position de professeur à l'université de Londres.

On croyait alors que les phénomènes de l'hypnotisme étaient dus à la supercherie.

En 1844, le professeur Wallace voulut pratiquer, *in anima viti*, ce que l'on appelait le mesmérisme ; ayant produit lui-même sur des sujets tous les phénomènes connus, il apprit ainsi dit-il sa première grande leçon et il en conclut que, *dans l'étude de ces questions obscures, il ne devait jamais accepter les dénégations des maîtres de la science, ou leurs accusations d'imposture et d'imbécilité, comme ayant de la valeur en face de l'observation répétée des faits, par des hommes compétents et honnêtes.*

Les pseudo-critiques feraient bien de méditer ces paroles sages d'un homme sans préjugés.

De même pour les recherches du baron von Reichenbach, lesquelles

furent si dédaignées par des hommes tels que le Dr Carpenter et le professeur Tyndall ; M. R. Wallace fut un objet de pitié pour ces savants parce qu'il défendait cette nouvelle théorie.

Cependant, la plupart des résultats obtenus par de Reichembach ont depuis lors été proclamés exacts par des observateurs français et anglais.

Ainsi de même pour le problème des stigmates, de la seconde vue, de l'écriture automatique, etc... Toutes ces choses, après avoir été ridiculisées, ont été reconnues comme des faits absolument certains.

Quant aux apparitions elles furent toujours attribuées à un état maladif, à l'imposture, ou comme des faits mal observés.

Lorsqu'on examine soigneusement ces faits, la preuve d'imposture *n'est plus contestée*, au contraire ils paraissent absolument véridiques ; ce qui précède est suffisamment prouvé par la masse d'évidences accumulées par la Société de recherches psychiques, et cela, à ma connaissance personnelle, ajoute M. R. Wallace.

D'après les expériences faites avec les plus grands soins, *je puis affirmer* que beaucoup de ces phénomènes physiques *sont des réalités objectives* ; je ne doute pas que l'examen complet de tous les phénomènes ne les fasse reconnaître comme *des faits certains*.

On a fait des photographies spirites depuis trente ans et plus ; on a cherché toute espèce de suppositions pour démontrer que les personnes qui les avaient obtenues étaient mal qualifiées pour ces investigations ; pourtant, en 1893, M. Traill Taylor, éditeur pendant une longue période d'années du journal *La Photographie Britannique* et qui a pris toutes les précautions que la longue expérience de photographe pratique a pu lui suggérer, a obtenu, sur ses plaques, des formes que la photographie normale ne peut expliquer.

Enfin nous arrivons, avec M. R. Wallace, à examiner la prétention des intelligences qui président à la plupart de ces phénomènes, de se déclarer les âmes, ou les esprits des personnes décédées ; elles soutiennent leurs affirmations en révélant des faits, et en donnant des renseignements qui les concernent personnellement et totalement inconnus des médiums ou des personnes présentes.

Les récits de ces preuves abondent dans la littérature spirite et ailleurs, mais aujourd'hui on oppose à cette explication celle du deuxième *ego*, d'une personnalité double, de l'âme consciente et subconsciente, etc.

Mais il est une chose qui n'a jamais été expliquée d'une façon rationnelle, c'est que cette subintelligence souvent nous trompe et ment, malgré toute l'honorabilité de la personne.

Pourtant cette hypothèse lourde et inintelligente est très en faveur

auprès de ceux qui voudraient établir que les communications spirites quoique possibles *parfois*, sont en somme non scientifiques, non philosophiques et ressortent du domaine de la superstition.

Pourquoi *non scientifique*? mais cette hypothèse sert à expliquer, d'une façon intelligente toute une série de faits qui, autrement, ne se peuvent expliquer.

L'hypothèse des spiritualistes est combattue parce que, depuis tous les temps, sous une forme ou sous une autre, elle fut la croyance du monde religieux, aussi celle des *ignorants et des superstitieux de toutes les époques*; tandis que, la négation de la croyance à une existence spirituelle, fut toujours la forme distinctive du scepticisme scientifique.

Nous trouvons, précisément, que la croyance de la multitude non scientifique et sans éducation repose sur une large base *de faits* et de phénomènes.

Le monde scientifique les traitait d'absurdes, d'impossibles et maintenant nous découvrons que tous ces faits ont été les uns après les autres reconnus comme vrais; le sévère examen des chercheurs scientifiques a trouvé peu de chose à modifier à leur nature essentielle.

Depuis lors le monde scientifique est *complètement dans l'erreur*, pour avoir renié ces mêmes *faits* comme étant contraires aux *lois de la nature*; par conséquent il se peut que ces mêmes savants soient également dans l'erreur en rejetant l'hypothèse que ce sont les âmes ou esprits eux-mêmes qui, souvent, se communiquent aux mortels.

Quant à moi, ajoute le savant anglais, je n'ai jamais pu savoir pourquoi une hypothèse serait moins scientifique qu'une autre, sauf en tant qu'une explique *tous* les faits et que l'autre n'en explique seulement qu'une partie.

Ce qui précède fait que la théorie de la gravitation est plus scientifique que celle des cycles et des épicycles; la théorie des ondulations de la lumière plus scientifique que celle de l'émission; la théorie de Darwin plus que celle de Lamark.

Je prétends donc que la théorie des spiritualistes expliquant tous les faits, *est la plus scientifique*.

Je crois que des êtres spirituels, assujettis à certaines lois ont le pouvoir d'entrer en communication avec nous, *et qu'ils le font* en produisant des effets dans le monde matériel et autour de nous.

Et ceux qui croient comme moi doivent, en constatant l'intérêt toujours croissant de ces hautes questions, avoir l'assurance que leurs croyances en tant qu'elles résument les déductions logiques données par les phénomènes vus, seront acceptées à une époque peu éloignée par tous ceux qui cherchent *la vérité*.

CAS DE M^{lle} FANCHERTiré du *Religio Philosophical*.

L'honorable juge A. H. Dailey a fait un rapport au Congrès des sciences psychiques de Chicago, au sujet de la maladie extraordinaire de Mlle M. Fancher.

Cette demoiselle, née à Attleborough, dans le Massachusetts, le 16 août 1848, avait reçu une instruction soignée dans une école supérieure de demoiselles, à Brooklyn New-York; elle y avait fait des études excellentes.

Son tempérament était délicat et nerveux, son caractère doux et aimant; sa santé, sans être mauvaise, était à surveiller.

En 1864, en faisant une promenade à cheval, sa bête en se cabrant la précipita sur le trottoir où elle se fit une grave blessure à la tête.

Pourtant elle guérit de cette chute et n'en souffrait plus, lorsque, en 1865, en descendant du tramway, sa robe s'accrocha; elle fut traînée et sérieusement contusionnée.

En février 1865, une maladie se déclara, son système nerveux se déranger complètement.

Dans ses convulsions, ses pieds touchaient à sa tête, son corps formant un cercle et ainsi, elle roulait comme un cerceau; d'autres fois, restant sur les pointes des pieds, elle tournait comme une toupie. Pendant le cours de la maladie de cette malheureuse demoiselle, il y eut de nombreux témoins que le juge Quiley a pu interroger; dans ce qui précède, j'ai suivi le récit du Dr West, qui a connu particulièrement Miss Fancher bien avant ses accidents.

En février 1866, dit-il, elle est tombée en catalepsie et parut être morte, neuf jours après il l'a visité; le lendemain elle ne pouvait parler, le jour suivant elle n'entendait plus.

Le 22 février elle regagnait ses facultés pendant une demi-heure, puis elle les reperdait pendant quelque temps.

Les jours suivants ses doigts et sa mâchoire se fermaient, ses jambes se tordaient en trois tours, les spasmes étaient très violents. Le 20 du mois suivant elle demanda à manger, prit un petit morceau de biscuit, but une cuillerée de punch; depuis sept semaines c'était la première nourriture quelle digérait.

Le 27 mai un coup de tonnerre violent lui fit perdre de nouveau la parole, le lendemain elle tombait en catalepsie; cela dura plusieurs jours.

A partir de cette époque et durant douze années, elle conserva la même position dans son lit, couchée sur le côté droit; pendant des périodes de temps, parfois, elle parut morte, il n'y avait ni pouls, ni respiration; un

semblant de chaleur, autour du cœur, empêcha cent fois quelle ne fût enterrée.

Son gosier était dur et rigide, il y avait impossibilité d'y introduire des liquides ; elle a vécu sans nourriture pendant des années.

Lorsqu'elle fut revenue à la vie son bras gauche était immobile et tordu derrière sa tête. Son cœur avait grossi, des douleurs aiguës traversaient son corps, elle n'y voyait plus ; elle ne tarda pas à découvrir qu'en passant ses doigts sur une page imprimée elle pouvait lire avec facilité. Elle distinguait les photographies qu'on lui montrait, aussi les visages des personnes présentes, en les touchant.

Elle ne dort jamais, son seul repos a lieu lorsqu'elle tombe en catalepsie ; de temps en temps ses organes ne fonctionnent que pour la respiration. Le sang circule lentement, il a peu de chaleur.

Elle s'est développée comme clairvoyante, d'une manière extraordinaire ; elle lit des lettres fermées, sans erreurs ; elle voit ce qui se passe au loin et parfois suit ses amis à travers la ville, et même au loin, dans le pays ; elle annonce leur arrivée chez elle, avant leur apparition.

Elle découpe des feuilles et des fleurs en portant sa main droite au-dessus de sa tête, afin de s'aider de l'autre main qui ne bouge pas de place.

Elle écrit même vite et bien et fit une fois des vers pour exprimer ses pensées, cela en quelques minutes.

Le professeur Parkinst, astronome et homme de science, a pu faire avec elle une expérience de lecture du contenu d'une lettre fermée, dans des conditions à écarter la possibilité de la transmission de pensée ; Miss Fancher a pu, parfaitement, lire dans un pli cacheté ce que personne ne savait.

Le Dr Speis, 102, Montagn Street, qui a soigné la malade pendant des années, affirme que, de 1864 à 1878, elle n'a pas pris de nourriture ; pour ne pas être trompé il lui est arrivé plusieurs fois d'arriver à l'improviste, même au milieu de la nuit, pour lui faire prendre de l'émétique ; mais l'estomac de sa malade ne contenait rien.

Le Rév. Dr J. I. Duryea, qui a connu la malade depuis onze ans, affirme aussi que tous les faits qui précèdent sont parfaitement exacts et qu'elle n'a jamais montré de disposition à tromper qui que ce soit. Les Rev. pasteurs Moore, Vandyk, Prime, etc, sont autant de témoins pour certifier ces faits.

Elle a subi l'examen de ses yeux par un oculiste spécialiste, le Dr Wright, lequel, avec l'aide de l'ophtalmoscope, a constaté qu'elle ne voyait pas d'une façon normale, c'est-à-dire avec ses yeux, mais qu'elle a la facilité extraordinaire de voir malgré cela.

Elle a pu dire au docteur la couleur de chaque échantillon de laine à

broder qu'il touchait dans sa poche, sans savoir lui-même quelle couleur il choisissait parmi plusieurs autres.

Elle écrivait des contenus de lettres arrivées à l'improviste, avant de les ouvrir et sans les toucher; elle a vu, en ville, revenir son petit chien qui s'était égaré depuis plusieurs jours, son retour au milieu de la nuit, son approche près de la maison; ayant fait descendre sa tante, celle-ci trouva effectivement la petite bête à la porte.

Il lui est arrivé d'écrire rapidement à l'envers; il fallut regarder dans un miroir pour reconstituer l'écrit.

Mlle Fancher n'a jamais accepté un sou pour les services rendus par ses dons remarquables.

Elle se refuse d'être médium et n'a pas de sympathie pour les explications spirites, elle ne peut donc être considérée comme l'un de ses adeptes; en pleine jouissance de ses facultés intellectuelles elle sait tout ce qui se passe, lit des livres avec facilité en les posant seulement près d'elle, et ne parle pas volontiers de bien des choses quelle a pourtant déclaré avoir vu dans ses moments extra-lucides.

Par exemple elle a avoué avoir vu, plusieurs fois, des amis qui ne sont plus de cette vie et notamment, sa mère qui vient souvent auprès d'elle.

Cet article est déjà long et je ne fais que résumer sommairement quelques-unes des phases de cette existence si extraordinaire.

D'après de nombreux témoins il paraît que cinq individualités se sont manifestées par la malade, les uns ne connaissant pas les autres; elles donnent toutes des noms différents.

Mme Le Plongeon, amie de Miss Fancher, était dans la chambre de celle-ci lorsqu'elle se plaignit de l'ennui qu'elle éprouvait par la présence, près d'elle, de l'Esprit d'un éditeur bien connu à New-York, mort peu de temps auparavant. Cet Esprit, disait Miss Fancher, était chez elle depuis la veille, il cherchait avec persistance à transmettre une communication pour sa femme; à un moment donné, ne pouvant se faire comprendre, il montra sa veuve à Miss Fancher et en même temps, des papiers d'affaires. Mme Le Plongeon, plus tard, apporta à Miss Fancher qui n'avait jamais vu l'éditeur en question son portrait avec ceux de plusieurs autres personnes; Miss Fancher les rejeta tous, excepté celui de la personne en question et s'arrêtant elle dit: « Voici mon visiteur; mais il avait les cheveux gris dans son apparition au lieu de noirs, comme dans ce portrait. » En effet la photographie le représentait à l'époque où, plus jeune, il n'avait pas de cheveux gris comme à l'époque de sa mort.

Du reste Miss Fancher déclare quelle voit les Esprits.

Le juge Daily affirme que l'on n'a jamais constaté chez elle la moindre

trace d'insanité, ni un dérangement d'esprit malgré la violence et la longue durée de sa maladie; il affirme avoir rarement vu une intelligence aussi rationnelle et aussi brillante que celle-là.

Mme Le Plongeon reste auprès d'elle plus ou moins longtemps, jamais toute une journée; pendant que celle-ci est présente, Miss Fancher ne se rappelle rien de ce qui a été dit ou fait par les autres personnes; si elle est absente, les autres ne savent plus broder, ou écrire comme Mme Le Plongeon et ainsi de suite.

Le juge Daily demande s'il est possible que la malade se serve d'une partie seulement de ses facultés intellectuelles, pendant que l'autre partie est au repos et pour le moment, paralysée; sa mémoire n'est active que pendant ces périodes, en affectant une partie seulement du cerveau.

Cette théorie, pourtant, n'explique pas tous les faits, car l'une de ces personnalités ne se rappelle rien des faits arrivés à partir des premiers sept ans de l'existence de la malade.

En tous cas, le juge conclut que toutes les phases de l'état où se trouve Miss Fancher prouve l'existence du monde des Esprits, dans lequel elle va à volonté; il ajoute que les habitants de ce monde sont réels et substantiels, soit pour la vue spirituelle, soit pour les sensations matérielles de Miss Fancher.

Traduction de CLÉMENS.

CHEZ LES SPIRITES AMÉRICAINS

Par CLÉMENS. (*Suite*, voir le numéro de janvier 1849).

L'atmosphère sèche de certains pays du nord des États-Unis est tellement chargée d'électricité que l'on voit parfois des courants, semblables à des vibrations lumineuses, s'étendre en longues bandes d'un horizon à l'autre. J'ai vu ces légers nuages électriques présenter des colorations, tantôt vertes, tantôt rose pâle, apparaissant et disparaissant avec une vitesse inouïe et traverser l'air d'une manière apparente à quelques mètres au-dessus de nos têtes.

En hiver les habitants se font un jeu d'allumer des becs de gaz avec les étincelles de feu qui sortent du bout des doigts, après avoir rapidement traversé une pièce en frottant ses souliers sur les tapis.

J'ai vu moi-même ces étincelles sortir de mes doigts dans cette condition, après avoir approché ma main du front d'une personne; toutes ces expériences expliquent-elles le pourquoi de ces courants électriques?

Un soir, par un temps de pluie, j'étais chez le médium Winan pour constater des matérialisations; nous nous rendîmes chez l'un de mes amis,

dans un appartement que je connaissais bien, dans lequel il n'y avait ni trappes, ni compères. Le cercle d'assistants était en forme de fer à cheval, j'en occupais une extrémité, tout près des rideaux ; nous attachâmes solidement le médium dans un fauteuil, ses vêtements cousus avec du gros fil en plusieurs endroits ; de plus ses pieds nus étaient placés dans un plat contenant de la fine farine de maïs. La lumière était suffisante pour voir les dessins du tapis et lire l'heure à une montre. Pendant la séance je fus convié à m'asseoir sur une chaise placée devant les rideaux, en face du cercle.

J'attendais l'arrivée de quelque forme, lorsque je vis, avec une vive curiosité, un globe de feu semblable à une boule d'électricité sortir de mon corps ; un instant après, d'autres globules sortirent de moi au vu de tous, j'en considérais un qui semblait partir du coude de mon bras gauche. Je ne sentais ni choc, ni crépitement et rien ne me dit que ce fût de l'électricité ; en cherchant à m'expliquer ce phénomène je tenais compte des conditions atmosphériques notées plus haut.

Quelques instants après ayant repris ma place, j'ai vu se former sur le parquet, devant moi, environ à 1 m. 50 des rideaux, un petit nuage blanchâtre qui s'élevait doucement et lorsqu'il eût atteint environ 0 m. 50 centimètres de hauteur, une boule blanchâtre et peu lumineuse s'éleva au dessus de la petite colonne de nuage.

Tout à coup, d'un seul mouvement, cette colonne s'élança à la hauteur d'un homme, une forme humaine était devant nous, au milieu du parquet. Sans dire un mot elle se mit à genoux, fit des passes et des gestes, comme si elle remaniait quelque chose devant elle, tirant des mains des uns et des autres, autour d'elle, un quelque chose d'invisible.

Était-ee un homme ou une femme ? Je n'en sais rien ; les bras étaient longs et nus, les cheveux noirs, la figure sombre et baissée apparaissait imparfaitement ; enfin ayant amassé suffisamment de matériaux la forme se mit à les frapper et à les battre ; de ce tout invisible nous vîmes sortir une sorte de manteau carré, d'un mètre de long ; alors la forme se leva et tenant ce manteau devant elle en le montrant à tous, elle le chiffonna et tout disparut avec la forme.

Ensuite un enfant mâle âgé de 10 ans environ sortit et parlant à une dame assise à côté de moi, lui disait que son gosier lui faisait mal ; il demandait à sa *maman* si elle le reconnaissait.

Cette dame, très émue, affirmait que c'était bien son fils mort récemment de diphtérie.

Or cette dame était assise sur un sofa, moi sur une chaise à côté d'elle, mon dos touchait le mur et entre ma chaise et le sofa il y avait un vide, un

petit espace en triangle de quelques centimètres de diamètre ; à ma gauche, était la porte aux rideaux d'où sortaient les formes, il était impossible, dans ces conditions, que qui que ce fût passât derrière ou devant moi sans que je l'aperçusse.

Pourtant en voyant quelque chose de blanchâtre se former dans le petit espace vide, entre ma chaise et le sofa, je regardai vivement et aussitôt il y eut là, la forme d'une forte personne qui jaillit, de haute taille, habillée en femme.

Un inexplicable pressentiment me disait ce qu'était cette apparition, mais je gardai tout mon sang-froid et je dis bien doucement, en me retournant un peu : *Qui êtes-vous ?* L'apparition qui se tenait, je ne sais comment, dans cet espace étroit (je n'avais pas bougé de ma chaise), se pencha vers moi et je sentis une chaude haleine sur mon visage ; je n'entendis qu'un seul mot dit à mon oreille : *Mère*. Ma mère était morte depuis un an.

J'ignore si le médium savait ce décès ; en tout cas l'apparition était de la même taille et corpulence de ma mère. Cependant j'exigeai d'autres preuves et répondis : Montrez-moi votre visage, mère. L'ai-je vu ? Hélas non, sans doute cela ne s'est pu, mais j'ai nettement remarqué que les cheveux étaient arrangés de la même façon que les siens, avant sa mort.

Ensuite tout disparut ! Un instant après, j'ai entendu une voix qui pleurerait chaudement, en arrière des rideaux, je reconnus la voix de ma mère, avant que le contrôle eût affirmé de son côté que c'était elle. C'était son premier essai et son émotion provenait du désappointement, sans doute, de ne pouvoir mieux réussir à se matérialiser ; son chagrin se comprenait et peut-être, m'a-t-elle trouvé un peu froid, cette bien-aimée mère, mais que voulez-vous, une salutaire pensée de doute m'a si souvent préservé que mes amis les esprits seront obligés de passer par là ; sinon qu'ils veuillent me convaincre complètement de leur identité, et comme je sais observer et constater, avant d'arriver aux effusions qu'ils se contentent d'attendre, comme je le fais.

Immédiatement après cette séance, j'ai trouvé Winan encore cousu dans ses vêtements et n'ai pu trouver la moindre trace de farine hors du plat ; il était immobile comme nous l'avions laissé et semblait n'avoir pas bougé.

Nous sommes encore à l'A B C de tous ces phénomènes ; il s'agit d'avancer avec précaution, de constater avec mesure, sans trouble.

J'ai vu l'esprit d'une charmante personne, que j'avais connue quelque vingt ans auparavant, venir m'embrasser avec chaleur et me dire son nom, mais quand je lui eus demandé de me donner mon prénom — elle l'avait oublié ! — Et la rue où vous étiez logée ? Oubliée de même !

J'en restais rêveur ! « Songez donc, reprit-elle, que nous perdons la

mémoire de bien des choses dans cette vie nouvelle ; puis en revenant ici nous sommes tout troublés, car nous n'envisageons que la loi qui nous attire, celle de l'affection et de la sympathie. » Cela est très bien, et le fait peut être réel, mais il n'est pas moins vrai que l'identité des personnes est une question fort embrouillée à débattre, de laquelle nous n'avons encore qu'un critérium incomplet.

Il est une autre question que je n'ai pas encore pu tirer au clair. J'ai remarqué que bon nombre de médiums prétendaient être *contrôlés* par les esprits de sauvages des États-Unis ; partant de là ils s'exprimaient en des phrases qui imitaient assez bien la langue des Peaux-Rouges. Parlaient-ils réellement ce langage ? Telle est la question.

Je sais que le doyen des journaux spirites, le *Banner of Light*, déclarait dernièrement que dans un cercle à Boston, on avait fait venir une vieille femme sauvage et que, sans rien dire, on l'avait placée sur un premier rang, devant le médium qui, souvent, avait des apparitions d'Indiens sortis de son cabinet ; or le journal affirme que la vieille femme causa longuement avec le médium sous *contrôle* d'un sauvage, que son visage et ses gestes prouvaient tout le plaisir qu'elle éprouvait à échanger ses idées avec un Peau-Rouge, et que, elle-même déclara après la séance qu'elle avait parlé avec un chef de sa tribu mort depuis de longues années. Elle était tout heureuse et convaincue, pas trop étonnée.

Du reste tous les sauvages croient aux Esprits. Voulant constater le fait et une occasion excellente se présentant, je m'empressai de trouver une dame médium qui se disait contrôlée par *Dakota*, chef qui lui faisait exprimer avec volubilité des expressions gutturales, semblables à celles de la nation dont il portait le nom. D'un autre côté j'étais justement en relations suivies avec un ancien commerçant qui avait fait le trafic avec les Indiens, aussi parlait-il parfaitement les langues de plusieurs de leurs tribus. Mis en contact avec le médium mon ami attendit que *Dakota* parlât, mais il ne comprit pas un traître mot de son langage, lequel ne ressemble à rien de ce qu'il savait. Alors il parla à *Dakota* et celui-ci resta muet. — O *Dakota*, quelle belle occasion tu as perdue mon brave et quel beau fait j'aurais eu à présenter à ces messieurs les savants !!!

Eh bien voulez-vous que je vous le dise, j'ai eu, avec ce médium de *Dakota*, des preuves bonnes et palpables de sa vraie médiumnité. Alors, que s'était-il donc passé ? Je demandai à *Dakota*, lequel semblait ne pas trouver son interlocuteur à son goût, à quelle époque il avait vécu. — « Il y a de cela au moins trois cents ans, me dit-il en radoucissant beaucoup sa voix un peu en colère ; j'habitais l'autre côté des Montagnes Rocheuses. »

J'interpellai ainsi mon ami : Croyez-vous possible que les langues parlées à cette époque, dans une région si éloignée de celle où nous sommes (aux bords du Mississippi), fussent assez différentes pour que vous ne puissiez les comprendre actuellement ?

« Je connais assez les langues actuelles de ce pays pour être certain que je reconnaîtrais quelques traces de mots, malgré les changements qui auraient pu s'opérer dans ces langues. Les racines des mots ne peuvent être changées à ce point. »

J'ai vu, une autre fois, deux dames médiums contrôlées chacune de leur côté et parlant entre elles une langue datant de l'époque des Aztecs. Elles semblaient très bien se comprendre, mais quel est le moyen de contrôler ces *controls*, s'il vous plaît ?

Je ne dis pas que le fait ne soit possible ; le juge Edmond nous dit bien qu'il a reçu une lettre en chinois. L'ouvrier médium John Scott, affirme qu'il a fait une lettre pour un pasteur, en grec, lui qui ne sait même pas écrire en anglais.

Plusieurs personnes, des plus honorables, m'ont affirmé avoir entendu les médiums parler en plusieurs langues inconnues d'eux. Je n'ai pas encore eu ce privilège contrôlé efficacement pour moi.

Il m'est arrivé, souvent, d'adresser des questions en français à des Esprits qui prétendaient être de cette nationalité ; mais les réponses, quoique toujours conformes à la question étaient en anglais.

J'ai demandé un jour, à mon ami, Chd.-J. ce qu'il pensait, lui aussi qui parlait indien, de cette langue des sauvages ; lui, si franc et si loyal me disait qu'il ne pouvait s'empêcher de parler, lorsqu'il sentait que *Big-Wind* son *control* était auprès de lui ; et pourtant il adoptait cette version que c'était, le plus souvent, une sorte de parler sans signification, pour distraire son attention et mieux prendre possession de ses facultés ; « une sorte de moyen pour hypnotiser le sujet », lui dis-je : « Oni, quelque chose de semblable aux choses brillantes que l'on met devant les yeux dans certains cas, pour magnétiser. »

« W. Quen, dit *Big-Wind*, prétend qu'il est ancien indigène du Mexique et parle un vrai langage. »

— « L'a-t-on vu, ce *chef* ? — Oui, il s'est montré à plusieurs reprises dans des séances. »

— « Et que veut dire *Ma-china-wa Kou-chi* ? — C'est le nom d'un chef que j'ai vu près de vous plusieurs fois. » — Cela était bien original ; depuis quelques jours ces syllabes me revenaient sans cesse sur les lèvres, dans mes promenades, pendant mes affaires et mes études ; c'était comme une

obsession : Ma-china-wa Kou-chi. Je n'avais entendu ces mots nulle part, et je consultai mes souvenirs.

Quelques semaines avant, chez Mme Mors, à Cleveland, j'avais été appelé près des rideaux, et là je vis une haute forme qui disait être celle d'un sauvage; elle me montra ses grosses mains et sa belle robe rouge en me demandant si j'en voyais la couleur; je dis oui, mais je n'en distinguais rien dans la pénombre. La forme était de taille à m'écraser d'un coup de poing. « Et maintenant voyez-vous briller *mas headdress* (sorte de garniture de tête comme en portent souvent les sauvages) ?

En effet je voyais luire au sommet de la tête du géant, quelque chose d'indécis; puis il me vint à l'idée de regarder ses oreilles où je ne vis rien du tout; ne sachant trop que dire, pour être aimable je m'écriai, ô mensonge: « Oui je vois aussi briller vos belles boucles d'oreilles ».

A mes paroles il rit, et secouant sa grosse tête, je jure avoir distinctement vu à ses oreilles deux rondelles brillantes; en tournant sa tête il me montra celle de l'autre oreille et il avait l'air tout content; il me fit, séance tenante, une prédiction qui devait arriver après trois lunes. Le fait s'est accompli, comme il l'avait annoncé. Il me prévint aussi que je verrais un chef, ou bien qu'un chef sera avec moi dans mes voyages, je n'ose pas préciser.

Des occupations pressantes m'avaient fait tout à fait oublier ces circonstances et mes pensées étaient loin de là, lorsque, une nuit, dans mon sommeil il me vint une vision, comme j'en ai eu fréquemment depuis ma jeunesse.

D'abord je fus violemment éveillé, en sentant sur mon côté droit comme une main d'homme qui s'était aplatie sur mes côtes; je me rappelle distinctement cette sensation que ce devait être la main d'un homme, il me semblait la voir, tellement l'image s'était réalisée en moi de la grosseur des doigts. Réendormi plus tard, j'ai eu et je puis le décrire, un sauvage devant moi; ce qui me frappait surtout, c'étaient deux grosses plumes qu'il portait à sa tête. J'ai été vivement impressionné par cette physionomie qui, pourtant, avait bonne mine.

Au réveil, sans rien dire, je vins chez mon ami Charles F., nous étions assis aux bords d'un petit lac, dans un bois, en train de causer; nous observions le soleil qui se couchait derrière une forêt voisine.

En jasant avec mon clairvoyant ami, sur les questions philosophiques, je remarquai que les ombres s'étaient allongées et le crépuscule étant proche, sa parole tombait; tout à coup il me dit: « Je vois un sauvage, là »; il montrait, à dix mètres de nous, l'autre côté de l'eau. « Je vois son manteau, et maintenant son chien; il se baisse pour le caresser, il nous voit — tiens

le voici devant vous, à deux pas. » — Je ne mettais certes pas en doute la vision clairvoyante de mon cher camarade, dont la nature est la loyauté même, et je me demandais s'il n'y avait pas hallucination, surtout si la chose vue était subjective, ou objective, et j'étais en train de retourner la question, quand la meilleure des réponses se présenta toute spontanée. — « Il est parti, votre *chef*, me dit Charles, mais voici une autre personne — et il fit d'elle une description si complète et si précise, et (moi qui avais connu cette personne pendant de longues années en Europe, et le médium ne l'avait jamais vue, je n'aurais pas pu en faire une description plus détaillée et plus précise. Ou avait-il pris cela ? Je ne pensais pas à cette personne, dans ce moment-là, et je n'avais jamais parlé d'elle, d'aucune façon, à Charles ou à d'autres) rien, en moi, n'avait pu suggérer son portrait donné sans hésitations, sans tâtonnements ; il parlait comme s'il voyait actuellement la personne devant lui, comme du reste il affirmait la voir.

J'avais quelques raisons de supposer que cet esprit était réellement présent car, plusieurs fois, par d'autres médiums, en des endroits éloignés les uns des autres j'avais eu spontanément, comme cette fois, l'assurance de sa présence. Quelquefois ce fut en donnant un nom, d'autres fois l'Esprit se montrait et enfin il s'affirmait par des communications écrites.

Pour en revenir à mon sauvage lequel semblait me prendre en amitié et vouloir me donner des signes de son identité, un soir, j'étais assis chez Charles, dans son salon bien éclairé, entre sa femme et sa belle-sœur ; lui, en face de moi, causait ; lorsque je sentis sur ma joue gauche comme la marche d'un insecte, j'étais en pleine lumière et me tournant vers Mme F., je lui demandai ce que j'avais sur ma joue ? Elle regarda et ne vit rien. Je ne dis rien, mais sentant le même chatouillement recommencer sur mon front, je me retournai vivement et dit que, bien certainement, il y avait quelque chose sur mon front. Les deux dames regardèrent vainement, quelques minutes se passèrent et plus distinctement encore l'attouchement se renouvela sur l'autre joue ; je n'y tenais plus et avec un mouvement rapide je portai la main sur ma figure et ne trouvai rien. — J'aperçois alors mon Charles qui souriait : « Eh bien vous n'avez pu l'attraper, n'est-ce pas ? dit-il. » Quoi donc ? « N'avez-vous pas senti comme si une plume touchait votre épiderme ? » Absolument. — « Eh bien, j'ai vu le sauvage votre ami près de vous ; il vous frôlait le visage avec ses plumes. »

Je l'avais senti, lui l'avait vu.

N'oubliez pas que mon ami n'est pas un médium de profession, il ne fait rien pour de l'argent et vit très retiré ; il occupe une position honorable en ville, dans les affaires et n'avait aucun intérêt à me tromper ; je fais de même en racontant ce fait.

Si j'étais heureux d'avoir en lui, un médium en qui, en même temps que comme homme j'avais toute confiance, je ne voudrais pas être compris comme ayant le but de jeter une défaveur sur les médiums de profession; j'en ai connu qui ont toujours joui d'une réputation constante d'honnêteté, de loyauté, d'honorabilité; ils vivaient tranquillement au milieu de leurs familles vraiment estimables.

Lorsque je considère combien il est facile d'*exposer* n'importe quel médium à matérialisation, de porter atteinte à sa bonne renommée, le merveilleux c'est de les voir échapper à ces épreuves. On est tenté de croire qu'une force occulte et intelligente les protège et les guide comme j'en ai donné l'exemple plus haut.

Il m'est arrivé, en Europe, de voir des Esprits matérialisés se montrer au moyen d'un carton enduit de phosphore, et même en l'absence de l'odeur de cette substance je me méfiais des diverses lumières qui accompagnaient les phénomènes.

J'ai vu les Esprits se montrer à l'aide d'une boule de lumière placée dans leur main; d'autres avec des couronnes ou des étoiles. Une fois, chez Mme Aspinwal, l'Esprit s'étant retiré derrière les rideaux, nous avons tous pu voir des lumières douces, argentées et sans odeur, monter depuis le parquet jusqu'en haut du cabinet et en dehors des rideaux fermés. Un instant après, un Esprit, jeune fille, est venu avec une ceinture illuminée; son père, riche propriétaire et spirite depuis de longues années reconnu de suite son enfant, matérialisée avec beaucoup de force et netteté. « Je l'ai vue, m'a-t-il dit, près de mille fois dans mes voyages et chez différents médiums; toujours elle porte cette ceinture de lumière et me parle de la même façon. »

J'ai observé que, parfois, j'ai pu distinguer nettement le visage des Esprits, lorsque deux amis à côté d'eux, dans le même éclairage semblaient tout noir. Je ne sais si un Esprit, un soir chez Mme Moss, voyait que je faisais cette remarque mentalement, mais toujours est-il qu'il sortit à moitié des rideaux en nous montrant toute une robe lumineuse et me demandant un mouchoir blanc; elle le plaça sur sa robe et la lumière de la lampe donnant sur elle et sur le mouchoir, ce dernier faisait une tache noire sur sa jupe qui paraissait illuminée du dedans ou du dehors.

Je sais que la prestidigitation fait des merveilles, surtout en ce temps de nouvelles découvertes chimiques, mais étant donnée la forte corpulence de Mme Moss et les conditions de cette séance, je déclare que je ne vois pas qu'il y ait plus grande difficulté à attribuer aux Esprits les résultats obtenus, que de supposer que cette dame soit leur auteur autrement que par sa merveilleuse médiumnité.

Placé en face de ces diverses catégories de phénomènes, le lecteur s'est déjà demandé : cui bono ? Cette réponse nous mène directement à considérer ce que les Esprits enseignent : A quoi bon, en effet, se manifester de tant de manières, sinon pour démontrer que la vie continue après la tombe, que cette existence n'est que la préparation et l'attente d'une autre ; partout ils proclament la même bonne nouvelle.

Partout ils déclarent que la sympathie et l'affection sont la grande loi d'harmonie, que Dieu c'est l'amour dans la justice ; que tous les hommes sont frères étant héritiers de la lumière intellectuelle ; que tous ont droit au progrès, et que leur but c'est la perfection sur la terre et dans les cieux des humanités qui habitent les mondes d'épreuves et de travail.

Où, partout, d'une voix solennelle et unanime ils anathématisent l'égoïsme, l'amour effréné de l'argent, la dureté du cœur et les souillures du vice.

Les Esprits conseillent la charité, la tempérance, la propreté ; ils disent à l'homme de s'étudier, de scruter sans cesse le grand livre de la nature, de chercher ses lois cachées, encore ignorées et de ne pas voir dans toutes les manifestations glorieuses des choses le surnaturel et le miraculeux.

Ils enseignent que la pensée est une *chose* matérielle, qui peut se transporter en agissant, soit en bien, soit en mal.

Par conséquent chaque mauvaise pensée est le commencement d'une mauvaise action, laquelle est souvent aussi mortelle que le fait physique ; ils affirment que la prière rationnellement comprise est une puissance ; que la volonté de l'homme recèle des pouvoirs dont le développement est possible pour le bien ou pour le mal.

Selon eux tout acte est rétribué en vertu de sa nature ; ces actes accomplis par la pensée ou par le fait brutal, forment notre état moral après la mort ; ils règlent notre condition de bonheur ou de souffrance.

En nous-mêmes se trouvent donc le seul ciel et le seul enfer, ceux que nous nous préparons et que nous verrons effectivement.

Les Esprits enseignent que les différentes formes de religions n'ont pas de conséquences ; que pour l'homme l'essentiel est de faire en tout son devoir envers l'intelligence suprême, envers ses frères et envers lui-même.

Ils assurent que le spiritualisme n'est pas venu pour détruire, mais pour édifier et éclairer, que sa morale est toujours la morale du Christ et celle des autres grands Esprits guides de l'humanité.

Dans un commun accord, tous souhaitent de voir disparaître les nationalités, les guerres, et de seconder l'homme dans ses efforts pour se réunir en une seule famille qui puisse marcher en paix dans la voie de la charité, de l'amour et du progrès par la justice.

A quoi bon ? Demandez plutôt à cette mère qui pleure son enfant chéri cueilli par la maladie, l'être aimé si tendrement que la froide tombe va posséder ? Dans son désespoir que lui donnera la religion pour consoler ce cœur brisé ; une espérance ! ! des paroles écrites en latin par un inconnu, il y a des siècles.

Mais si l'âme du cher petit est évoquée elle viendra lui dire bien doucement : « Mère ne pleure pas, ton fils n'est pas mort, il est avec nos pères, avec nos grand-mères bien vivants comme lui ; je serais heureux si je ne voyais tes larmes. » La communication est signée de son petit nom familier que le médium passif n'a jamais pu entendre.

D'autres fois la petite main matérialisée est entre les mains de la mère, avec les gestes familiers d'autrefois ; si la pauvre mère pleure toujours, c'est d'attendrissement, c'est de joie, car ce qui semblait éternellement perdu est bien retrouvé ; la froide tombe a rendu sa proie.

La vie existe *au-delà* de la mort du corps, c'est un fait *inéluctable prouvé tous les jours*.

Croyez-le, toutes les explications scientifiques du monde ne pourront enlever à cette mère sa consolation ; elle est convaincue par le fait et n'échangera jamais ses guides *aimés*, soit pour ce que l'on croit être la science, soit pour ce qui s'appelle la foi absurde et sans contrôle.

Voilà comment et pourquoi des millions d'hommes deviennent spiritualistes ; c'est la réponse à la demande : *A quoi bon des phénomènes*.

C'est parce que c'est vrai et parce que c'est une loi naturelle que l'humanité se lève, dessille ses yeux et que les témoins convaincus des rapports entre les vivants et les morts se chiffrent par millions.

Oui des millions d'hommes libres, honnêtes et intelligents, dans tous les rangs de la société, dans toutes les professions, déclarent qu'ils *savent*, de science certaine, que nos chers disparus existent après la mort organique et cela, parce que :

Ils les ont vus ;

Ils les ont entendus ;

Ils les ont touchés ;

Ils les ont reconnus à leurs récits qui établissent leur identité.

Moi, le soussigné, je déclare ce que je crois vrai, effectivement ; c'est que, le plus grand de tous les miracles serait que ce nombre énorme d'investigateurs appartenant à la science, à la politique, à la littérature, à la philosophie ait toujours été trompé.

LA PRIÈRE

(Suite) Voir la *Revue* du 1^{er} janvier 1894.

Nous avons dit : Elle agit d'abord sur celui qui la fait.

Supposons un incarné qui prie pour son propre compte. Dans toute prière de cette catégorie, le véritable bienfait est peut-être le retour sur soi-même auquel on est obligé. Pour bénir, il faut reconnaître les bontés accordées ; pour demander pardon, il faut avouer ses fautes ; pour appeler à l'aide, il faut avoir le sentiment de sa faiblesse. On se rend ainsi un compte plus ou moins exact de son état et l'on éclaire d'autant son propre chemin. N'y a-t-il pas, en outre, un sentiment intime de calme, de paix, à l'idée que l'on place son sort entre bonnes mains ? Donc, indépendamment même du résultat qui pourra suivre d'une façon plus ou moins sensible, il y a déjà un bienfait pour l'incarné dans le seul fait d'avoir prié.

Il en sera de même s'il prie pour d'autres que lui. Il peut le faire, soit en faveur d'incarnés, soit pour ses frères de l'espace. Dans les deux cas, il s'établira un courant fluïdique entre lui et l'objet de sa prière ; elle *agira* sur cet objet et *réagira* sur celui qui a prié. Si ce dernier a l'avantage d'être un médium, il se rendra compte de cette réaction, car il ressentira au retour du courant fluïdique une impression plus ou moins profonde de bien-être ou de souffrance, selon que l'objet de sa prière est heureux ou misérable. Mais, médiums ou non, nous sommes tous solidaires et nous devons éprouver quelque satisfaction d'avoir fait du bien à autrui par notre prière.

En second lieu, la prière agit sur celui à qui elle s'adresse.

Ceci suppose que nous l'adressons parfois à d'autres qu'à Dieu, car il serait au moins téméraire de prétendre savoir comment elle agit sur l'Intelligence suprême. Nous appelons en effet à l'aide les Esprits en qui nous voyons des guides, des protecteurs, des conseillers, des puissances inconnues, capables d'agir là où notre état d'incarnés nous empêche de pénétrer. Notre appel leur parvient toujours, quelque éloignés qu'ils soient peut-être, mais ils ne sont pas toujours en état de le percevoir, encore moins d'y répondre, et ne le pourront en tous cas qu'avec la permission de Dieu. Que se passe-t-il alors pour eux ? Si nous avons évoqué par son nom un Esprit en qui nous avons confiance et qu'il soit libre de nous répondre, nous l'aurons simplement attiré vers nous et il agira ensuite selon que ce sera nécessaire. Mais si nous avons demandé à Dieu de nous accorder l'aide des Esprits, sans en désigner aucun d'une manière spéciale, il en sera tout autrement. Il ne s'agit pas pour eux d'une action libre : la réponse à apporter est un devoir qu'ils ont à remplir, devoir qui est parfois une

récompense, parfois une épreuve pour eux ; c'est une récompense et par conséquent un bonheur, quand c'est une occasion pour l'Esprit de faire du bien à un incarné aimé ; c'est une épreuve quand il s'agit d'un vivant à l'égard duquel l'Esprit nourrit de mauvais sentiments. « Ah ! me disait l'un d'eux, combien nous avons parfois de peine à nous vaincre et à consentir à ce que vous demandez et que Dieu a jugé à propos de vous accorder ! Quelle immense tentation pour nous ! Nous sommes attirés vers celui qui a prié ; nous le haïssons peut-être, et nous sommes chargés de lui faire du bien ! Beaucoup succombent et au lieu de remplir la mission bénie qui leur était confiée et qui aurait porté de bons fruits pour eux aussi, profitent du rapprochement forcé pour troubler l'incarné, le faire souffrir peut-être. Mais, ajouta l'Esprit, la responsabilité de cet acte est partagée ; si l'incarné n'avait émis dans sa prière que des pensées pures, l'envoyé n'aurait pas pu exercer cette triste influence. »

La prière adressée aux Esprits agit d'une tout autre façon quand, au lieu d'être une demande de secours, elle est l'expression de notre reconnaissance, de notre fidélité, de notre amour. Cet élan qui monte vers Dieu remonte en bénédictions sur ceux qui l'ont inspiré. C'est une joie de plus ajoutée à leurs joies, une impression de bonheur profond, intense, qui nous est inconnu à nous qui ne savons pas n'être heureux que par l'âme. Cette prière là est un lien sympathique puissant entre les vivants visibles qu'elle élève et les vivants invisibles qu'elle attire. Mais souvenons-nous que ceux-ci ne sont que des intermédiaires ou des exécuteurs d'ordres supérieurs, et gardons-nous de les rapprocher trop du divin ; aimons-les, ne les adorons pas.

Nous arrivons à la troisième et principale sphère d'action de la prière, à savoir son influence sur celui pour qui l'on prie.

Cette influence est immense, on pourrait presque dire infinie, tellement nombreux et divers sont ses effets, plus nombreux, à coup sûr, que l'on ne s'en rend compte généralement, car il en est qui ne sont ni visibles, ni palpables, mais que l'on sentirait, si l'on y prêtait attention. Malheureusement on compte trop sur un exaucement extérieur, spécial. Sans doute, nous sommes en droit de croire à un résultat ; la religion n'est pas seulement un rapport de l'homme avec Dieu, elle est aussi un rapport de Dieu avec l'homme ; il doit donc y avoir dans la prière qui en est l'expression ces deux choses : un acte humain, l'essor de l'âme en haut ; et un acte divin, la réponse, l'exaucement ; sans cela elle serait sans utilité. Mais de même qu'elle ne doit point avoir pour objet quelque demande matérielle, de même nous ne devons pas en attendre quelque fait surprenant, merveilleux, quelque bonheur immérité ou quelque délivrance spéciale. Il serait d'ailleurs illo-

gique de demander des joies puisque nous sommes sur la terre pour expier par la souffrance et progresser par l'épreuve.

Il est des cas, je n'en disconviens pas, où telle prière a reçu immédiatement sa réponse par un fait ; il est des hommes, Luther entre autres, qui ont cru fermement à cette puissance miraculeuse de la prière : mais ce sont là de rares exceptions. Où est-elle, autour de nous, la prière assez ardente pour produire ce que l'Église appelle le miracle ? Où est-elle, autour de nous, la foi qui transporte les montagnes, agissant par la charité et soutenue par l'espérance ? Hélas ! que nous sommes loin de cet idéal !

Mais si nous ne pouvons prétendre à un tel exaucement, est-il superflu de prier ? Pas davantage. Nous pouvons avoir confiance, notre prière est entendue et elle portera ses fruits ; ils seront peut-être très différents de ceux que nous demandons, mais ils n'en existeront pas moins, même si nous ne les constatons pas, car ils peuvent se produire sous des formes abstraites. Prions pour un souffrant : il ne sera pas guéri à l'instant même, mais il se sentira soulagé physiquement ou moralement, tous les deux à la fois, peut-être ; — pour un pécheur endurci : il ne sera pas converti comme par enchantement, mais poussé dans une voie meilleure : à lui d'écouter les conseils qu'on chuchote à l'oreille de son esprit ; — pour un affligé : on ne lui rendra pas celui qu'il pleure, mais il sentira autour de lui sympathie et consolation ; le vide lui paraîtra moins grand, la séparation moins complète ; — un ignorant sera aidé dans ses efforts et son esprit s'ouvrira peu à peu à la lumière ; — un heureux ressentira une félicité de plus, celle de se sentir toujours plus aimé. Tous ces résultats ne se voient ni se palpent, c'est vrai, et cependant ils sont. Ils sont, selon l'expression d'un de mes guides spirituels, des bienfaits fluidiques.

Voyons comment de tels résultats peuvent se produire.

Supposons premièrement que nous prions pour un autre incarné. Si celui-ci se trouve dans une situation heureuse, notre prière ne sera entre Dieu, lui et nous, qu'un lien puissant de plus. Mais combien rare est ce cas ! combien plus nombreux sont nos compagnons de route souffrants, « travaillés et chargés », mourants peut-être !

Lançons donc notre requête ; elle sera écoutée. Sur un signe du Maître, sur un ordre qui est transmis de sa part, toutes les puissances invisibles sont prêtes à agir plus et mieux que ne le pourrait faire la meilleure volonté captive dans un corps terrestre. Selon les cas et les circonstances particulières, comme le milieu dans lequel il faut opérer, le secours sera plus ou moins prompt, le succès plus ou moins sensible, la besogne répartie de différentes manières entre les divers groupes d'Esprits. Il en est, en effet, qui ont pour mission spéciale de consoler les affligés, de relever les courages

abattus, de fortifier les pas chancelants ; d'autres, les Esprits médecins, viennent en aide aux infirmes, aux malades ; d'autres encore, les chimistes de l'invisible, préparent les fluides qu'il faut employer et leur font subir toute espèce de modifications qui feront un jour ouvrir de grands yeux aux chimistes terriens ; d'autres encore ne sont que de simples auxiliaires aux fonctions plus humbles mais non moins utiles, et concourent pour leur part à la réalisation du résultat espéré. Chacun, là-haut, a sa vocation particulière et la suit bien plus sûrement que cela n'est possible chez les incarnés, où les exigences matérielles de l'existence viennent trop souvent opposer des barrières aux plus ardentes aspirations et aux plus légitimes efforts.

Quand nous prions à distance pour un malade, nous appelons auprès de lui des Esprits guérisseurs qui jugent immédiatement de ce qu'il y a à faire ; ils mettent à profit les fluides réparateurs qu'ils trouvent dans l'immense laboratoire de l'univers et s'en servent selon le cas, comme l'électricien dirige à son gré le courant que la nature lui a fourni.

Parmi ces Esprits, il en est qui ne peuvent rien sans l'aide d'un médium, intermédiaire nécessaire bien qu'éloigné souvent, entre eux et le malade. Dans ce cas, c'est le fluide prière du médium, amalgamé avec ceux de l'Esprit, qui se déverse pour ainsi dire à flots plus ou moins abondants sur celui qu'il s'agit de soulager ou de guérir. Quelquefois le fluide prière est fourni par la personne même qui prie ; c'est le cas pour nombre de médiums guérisseurs ; il a alors une grande analogie avec le fluide magnétique, mais il est moins matériel que celui-ci.

Cette action salutaire, qu'elle soit le fait des Esprits seuls ou aidés du médium, est parfois contrebalancée, contrecarrée même par les conditions dans lesquelles elle doit se manifester. Pour que les fluides bienfaisants puissent agir, il faut qu'ils rencontrent une atmosphère sereine, calme, bénie. Or, avant d'arriver au malade, les Esprits sont trop souvent obligés de commencer par balayer l'atmosphère des fluides lourds qui y sont accumulés. Pour cela, il leur faut d'abord agir sur les bien portants, et que de difficultés ne rencontrent-ils pas ! Si ceux-ci avaient l'idée de prier à leur tour, quelle facilité serait donnée aux guérisseurs invisibles ! Cette prière, en s'élevant, ferait une trouée dans l'atmosphère épaisse et, comme un rayon de soleil dans une éclaircie de ciel bleu, des effluves bienfaisants descendraient sur le malade. Mais on l'ignore ou on ne le fait pas assez. Nous qui savons, quand nous prions pour un de nos amis souffrant physiquement, prions en même temps pour ceux qui sont auprès de lui ; efforçons-nous d'agir sur eux, d'établir un courant intense entre eux et nous, puisque de leur état dépend en une certaine mesure celui du malade lui-même. Si nous

sommes dans son voisinage immédiat, l'action sera plus directe et par conséquent plus puissante. Surveillons-nous attentivement, afin de n'attirer sur lui que de bons fluides ; de notre prière dépend le résultat ; si elle est de mauvaise qualité, nous faisons plus de mal que de bien.

Si c'est une souffrance morale qu'il faut calmer, il semble que ce ne soit plus d'influence fluidique qu'il s'agisse, tel est le cas cependant, mais ce sera sur le cerveau, sur la pensée du souffrant que s'exercera cette action. Ici la part des invisibles est moins grande, il est nécessaire qu'il s'y joigne un travail personnel de celui pour qui l'on prie ; il faut qu'il se mette lui-même dans des conditions fluidiques favorables par ses efforts, sa soumission à la volonté de Dieu, son repentir, son désir de vaincre la douleur, pour que les Esprits qui prêtent leur concours selon notre prière aient quelque prise sur lui.

Il semble que tant de conditions diverses doivent être bien rarement remplies. Ne nous étonnons donc pas si nous constatons que notre prière n'a pas produit le résultat que nous en attendions, songeons à toutes les puissances que nous avons mises en œuvre sans nous en douter et croyons qu'il sortira certainement quelque bien de nos efforts.

Il semble aussi qu'il faille un temps considérable pour que notre prière monte à Dieu, que des ordres soient donnés et transmis, et que les Esprits aient accompli le travail nécessaire. Mais en réalité tout cela doit être exécuté avec une instantanéité que nous ne concevons pas. Nous pouvons seulement nous en faire une idée en comparant la vitesse du courant fluidique avec celle des courants que nous connaissons mieux, celle de l'onde nerveuse, par exemple. Le galop d'un cheval retentit soudain derrière vous ; vous faites un pas de côté ; ce n'est rien en apparence, c'est instantané, et cependant que s'est-il passé ? Le son est venu frapper votre tympan ; la sensation s'est transmise par lui et a traversé tout l'appareil auditif, un courant nerveux l'a portée au cerveau ; celui-ci a reçu la dépêche, en a pris conscience, a jugé ce qu'il fallait faire et a envoyé un nouveau courant nerveux dans les jambes, avec ordre à tels muscles de faire mouvoir tels os, afin de produire le mouvement nécessaire pour mettre le corps entier à l'abri du danger. Quel chemin ! Quel travail ! et cela a pris combien de temps ? Une fraction de seconde, cela vous a paru tout à fait instantané ; et pourtant ce phénomène de transmission s'est produit en plein corps matériel et la vitesse de l'onde nerveuse est bien faible comparée à celle de l'onde électrique, par exemple. A combien plus forte raison pouvons-nous supposer aux phénomènes fluidiques une rapidité inouïe et pouvons-nous admettre que notre prière peut agir presque instantanément à de prodigieuses distances.

Revenons maintenant à son action autour de nous. Il est un cas où elle doit avoir une grande efficacité, c'est auprès d'un mourant.

Il s'en va, les derniers adieux sont prononcés, les derniers regards échangés ; il semble même avoir perdu déjà toute conscience de ce qui se passe autour de lui. Est-ce bien sûr ? tous nos devoirs terrestres envers lui sont-ils réellement accomplis ? la nature seule doit-elle achever l'œuvre ? Non ! il y a quelque chose à faire : il faut et l'on peut aider au dégagement de cet esprit dont les derniers liens matériels sont prêts à se rompre ; pour cela il faut prier, prier avec ferveur.

Il est des Esprits chargés de s'occuper des mourants ; ils n'ont pas attendu un appel pour venir, sans doute, mais combien ils pourront agir plus aisément si, en élevant notre âme vers Dieu, nous avons modifié l'état des fluides autour de celui qui va partir.

La prière possède en effet une grande puissance d'épuration. Elle ne se borne pas à imprimer aux fluides un mouvement vibratoire ; elle entraîne avec elle quelques particules de ceux qu'elle traverse, comme un courant d'air même pur emporte avec lui les innombrables corpuscules que nous voyons papillonner dans un rayon de soleil. Ce qui rend certains fluides lourds, c'est la quantité de principes matériels qu'ils portent en eux. Si donc un courant différent les traverse et leur enlève au passage quelques parcelles de cette matérialité, leur état sera quelque peu modifié, et cela d'autant plus que l'action sera plus puissante et d'une plus longue durée. Les fluides véhicules de la pensée et de la prière étant d'une nature bien plus pure que ceux qui nous entourent, nous produisons en priant toute une transformation dans les zones fluidiques ambiantes ; nous les rendons moins épaisses, moins lourdes, nous les épurons, en un mot. Plus un corps est peu dense, plus il est facilement traversé par un autre corps ; par conséquent le périsprit du mourant, rencontrant moins de résistance dans un milieu fluide épuré par la prière, se dégagera plus aisément. Il y a toujours, en outre, efforts puissants de la part de l'esprit qui se désincarne. Il aura lutté peut-être désespérément contre la mort avant que l'action du dégagement ait commencé ; mais une fois arrivé à ce point, il n'aspire plus qu'à rompre complètement et irrévocablement les derniers liens qui l'enchaînent. La nature l'y aide de son côté en désagrégeant les cellules de ce corps où les principes matériels de la vie sont épuisés.

Il se peut que le partant ne se rende pas compte de ce qui se passe ; nombreux sont les Esprits qui ne se croient pas morts ; mais l'action de la prière n'en a pas moins été efficace. Le devoir des vivants est donc nettement tracé dans cette circonstance.

(A suivre).

CH. CHAMPURY.

PHOTOGRAPHIES SPIRITES

Tiré du *Light*, du 18 novembre 1893.

Dans une conférence de M. A. Glendinning à Londres, ce dernier a dit que les Esprits ont enseigné, il y a près de trente ans, que les images étaient imprimées sur les plaques par des esprits au moyen de leur magnétisme déposé par couche sur la surface sensibilisée; il fallait, pour ce faire, que l'esprit se trouvât en harmonie, en *affinités* avec le médium présent car c'est de son magnétisme dont ses instruments sont saturés. Ce qui précède permet à l'esprit de fixer par vibration son image sur cette première couche, et de là, former l'image rapidement.

Ce sont donc les effluves magnétiques émanées du médium qui permettent aux Esprits de s'objectiver en impressions, en images de personnes ou de choses, quoique n'étant pas visiblement présents quand a lieu l'opération photographique.

L'homme, selon les renseignements de ces Esprits, est formé de trois individualités : le corps, l'âme et l'esprit. De ces trois individualités procèdent trois émanations : l'*Odyle* du corps, l'*Essence* de l'âme, l'*Aura* de l'esprit.

Il ne faut pas les confondre, surtout l'essence de l'âme qui, paraît-il, ne se manifeste pas souvent.

L'émanation *odilique* peut être projetée par la volonté du corps matériel ; l'émanation de l'*esprit* se meut par sa propre volition.

Par leurs mouvements ou vibrations ces émanations se magnétisent et se douent d'énergie ou de *force vitale*.

Pour revenir à notre conférencier, il nous cite M. Parkes qui obtenait en 1875, chez M. Burns à Londres, des photographies d'esprits de trois personnes différentes; à ce moment-là une personne se présenta pour être photographiée et une dame clairvoyante, qui était présente, prétendit qu'avec ce visiteur on obtiendrait des résultats ; elle voyait plusieurs esprits autour de lui. On fit un négatif sur lequel onze figures d'Esprits se trouvaient. Ensuite il dit qu'en avril 1892, une dame ayant fait faire son portrait, à sa surprise la forme d'un enfant se montrait sur la plaque ; il avait une robe dont les détails furent reconnus par les parents et aucune photographie de cet enfant n'existait ; il portait la même robe dont il était vêtu sur son lit de mort.

Plus tard il fit cette expérience, de faire tenir une plaque par une dame médium, sans se servir d'instrument ni de chambre obscure ; lui-même a placé la plaque sèche dans le châssis dont il tenait toujours un côté, la

dame tenait l'autre dans une pièce bien éclairée; la plaque, ensuite développée par lui-même présenta l'image d'un enfant.

Le médium bien connu d'Edimbourg, M. Duguid, s'est prêté à nos investigations pendant quatre séances, devant plusieurs personnes et dans des conditions à satisfaire les plus exigeants, en mai 1892; nous obtînmes des images remarquables. M. F. W. H. Myers les ayant vus, a prié M. Glendinning de faire répéter ses séances devant un homme éminent et compétent. Cette personne s'est trouvée en l'honorable M. Traill Taylor, homme de science, auteur de plusieurs ouvrages de chimie, d'optique, de physique, membre de la Société photographique de la Grande-Bretagne, de la Société polytechnique de la Russie, des sociétés de New-York, San Francisco, etc... depuis longtemps il est l'éditeur du *Journal de Photographie*.

M. Taylor accepta d'être juge en ces expériences délicates; il imposa pourtant de sévères conditions, c'est-à-dire qu'il opérerait lui-même, avec ses propres instruments, ses produits, sans laisser la plaque *sortir de ses mains*; on accepta tout.

M. Taylor déclara ensuite, devant l'Association photographique de Londres, que ces conditions avaient été parfaitement remplies, qu'il avait pris toutes les précautions qu'une opération si délicate nécessitait; pourtant, lorsqu'il montrait à ses collègues (qui avaient eux-mêmes exprimé leur satisfaction de voir un tel homme étudier cette question) les images qu'il avait obtenus des Esprits, en les expliquant, ils déclarèrent que ce ne pouvait être que le résultat d'une tricherie.

M. Glendinning dit qu'il est impossible que M. Taylor soit trompé, malgré les précautions qu'il avait eu la sagesse de prendre, et il estime que la question des photographies spirites est incontestablement vraie; elle a été, du reste, décidée judiciairement dans le procès célèbre de Mumler, en Amérique, où le grand juge Edmonds, l'honorable H. Wilson, vice-président des Etats-Unis, M. Lloyd Garrison, etc., ont témoigné officiellement qu'ils avaient obtenu à l'aide de ce médium, M. Mumler, les photographies de leurs parents décédés; parmi celles-ci, l'une représentait une dame telle qu'elle fut habillée et parée de fleurs, dans sa bière.

Qui ne connaît des photographies obtenues par M. W. Crookes F. R. S., de l'Esprit de Katie King, montrant le médium et l'Esprit ensemble, W. Crookes et Katie King?

M. Taylor, dans le compte rendu de ses expériences, se borne à déclarer les faits, sans les expliquer par l'hypothèse spiritualiste, mais aussi sans en offrir une autre; en effet il n'est pas d'autre explication qui puisse autrement conclure que par l'existence des Esprits.

CLEMENS.

LETTRE DE M. S. BOURKSER.

Odessa, le 24 août 1893.

Cher frère monsieur Leymarie,

J'ai le plaisir de vous faire parvenir : 1° Un traité détaillé du système de Sirius donné par un frère de l'espace ; n'étant pas compétent je ne puis donner mon critérium et je m'en rapporte aux lumières des hommes de science.

2° Deux cartes dont l'une est mon portrait obtenu médianimiquement ainsi que celui d'un habitant de la planète de Mars, sur laquelle se trouve un pentagramme.

3° Un psaume de David, en hébreux.

3° La description d'Adda-Nari. J'ai encore d'autres écrits ou objets médianimiques importants que ne puis vous faire parvenir ; il m'a été ordonné de les garder religieusement.

Ma vie terrestre approche à sa fin ; ma santé s'affaiblissant de jour en jour je vois donc arriver l'heure de la délivrance.

J'ai soixante-quatorze ans et à cet âge, il n'y a plus d'illusions à se faire. D'ailleurs pour nous la mort n'existe pas.

Les séances continuent chez moi, avec succès. On me donne à chaque fois des preuves d'amour en m'interpellant, en m'embrassant, nos amis me traitent même de certaines indispositions par des passes et des massages.

Pour décrire les bontés des Esprits à mon égard il faudrait un volume. Il arrive même parfois que plusieurs s'agenouillent devant moi en posant mes mains sur leur tête, en demandant ma bénédiction ce qui me rend toujours très heureux.

Je termine ma lettre en me recommandant à la Providence ; que sa volonté soit faite. Amen.

Je me remets aux bonnes pensées de tous mes frères et sœurs en spirisme.

Voici le résumé de plusieurs séances.

Je vous serre fraternellement la main.

S. M. BOURKSER.

Je vous ai plusieurs fois prié d'annoncer dans la *Revue* que s'il se trouvait un amateur désireux d'assister à nos séances, pour se persuader de nos importantes manifestations, il n'avait qu'à venir, il serait le bienvenu à Odessa ; je viens de m'adresser à Son Excellence M. Aksakoff, en le priant de faire son possible pour venir personnellement, ou de nous envoyer un délégué qui se persuadera que nous n'exagérons rien et que nos comptes rendus sont l'expression de la plus stricte vérité.

N. D. L. R.: La *Revue* a déjà engagé les voyageurs spirites qui passeraient à Odessa, à aller serrer la main à M. Bourkser qui est un fort galant homme.

Nous avons neuf tableaux ou écrits médianimiques de M. Bourkser ; pour les reproduire il faudrait une somme assez forte, ce qui nous arrête forcément.

SÉANCES A ODESSA

1^{er} avril 1893 : Assistants au commencement de la séance : Samuel, Marie, Madeleine, Nicolas et Jean. — Ensuite : Wladimir et Félix.

Les Esprits se sont manifestés oralement et ils ont dit : « Que la paix de Dieu vous soit donnée. » Ensuite ils ont affirmé qu'ils allaient nous apporter le médium Félix que nous savions être actuellement dans la ville de Karkoff, engagé comme ténor pour la prochaine saison de l'opéra. La distance de Karkoff à Odessa est de 900 kilomètres environ.

Nous avons eu différentes manifestations. Pendant que Samuel causait avec les Esprits, la porte de la chambre des séances donnant sur un corridor fut ouverte avec bruit et la lumière venant du couloir éclairait la stature d'un homme de grandeur colossale qui entra dans la chambre ; à l'instant même la porte se referma et nous nous retrouvâmes dans l'obscurité.

Les esprits ayant demandé la lumière, Samuel alluma une bougie et nous vîmes deux personnes, dont l'une (le médium Wladimir, bien connu de nous) était assise et en transes ; sur un fauteuil se trouvait un homme accroupi, avec la figure couverte.

Samuel se leva avec l'intention de voir cet individu, mais Wladimir en transes lui dit : « N'approchez pas ». La séance continua jusqu'à ce qu'une voix d'Esprit eût dit à Samuel : « Réveille les médiums ».

Après avoir allumé une bougie, Samuel éveilla les deux personnes endormies ; grande fut notre surprise en reconnaissant le médium Félix, transporté par les esprits de Karkoff dans la chambre des séances.

Quand Félix fut revenu à son état normal, il fut étonné et effrayé de se voir à Odessa dans l'appartement de Samuel ; il avait pleine conscience de s'être endormi dans son logement, à Karkoff et sa première exclamation fut celle-ci : « N'est-ce pas un rêve ? Où sont mes effets ? »

Les paroles nous manquaient pour exprimer notre immense surprise en face d'une telle manifestation.

Les Esprits annoncèrent un repos de quinze minutes, ils nous assurèrent qu'il y aurait des matérialisations.

Pendant ces quinze minutes Samuel pria les membres du cercle de se recueillir ; ils élevaient leur âme mentalement pour la grâce qui leur avait été accordée d'assister à une séance où se voyaient de si grandes manifestations.

Quinze minutes après la séance fut reprise.

Dans la chambre obscure nous avons entendu trois voix qui chantaient avec accompagnement d'harmonium ; ces chants étaient sublimes, les assistants se crurent transportés dans un meilleur monde, d'où la tristesse et les épreuves sont exclues.

Les Esprits en nous demandant la lumière nous firent revenir à la réalité, nous vîmes alors le médium Wladimir, de nouveau en transes, il était assis près de l'harmonium ; nous sommes persuadés qu'il venait d'accompagner les chants. Il vint ensuite reprendre sa place dans le cercle.

La lumière fut éteinte puis rallumée par le médium Wladimir, et nous fûmes extrêmement surpris de voir devant nous deux Esprits matérialisés : Un Maure de haute taille nous regardait avec des yeux pleins de feu, très expressifs, il était habillé et drapé dans un burnous rayé blanc et bleu ; près de lui se trouvait une femme d'une physionomie très sympathique, au teint bronzé, d'une taille moyenne et gracieuse, vêtue d'un riche costume oriental, la tête couverte d'un voile transparent.

Après quelques minutes ces Esprits disparurent sur place, sans faire entendre le plus léger bruit.

Le médium Wladimir, toujours en transes, nous expliqua que c'étaient les Esprits du roi Maure Saïd Adboul Alahann, avec sa femme Juléka, tous deux désincarnés depuis six ans.

Après cela la séance fut terminée.

*Résumé de quatre séances qui ont eu lieu depuis le 10 août 1893
chez M. Bourker, à Odessa.*

Étaient présents : Samuel, Marie, Miaskowstra, Eugène Swichtemberg et Jean Pachla.

Il y a quinze jours notre remarquable médium clairvoyant, Eugène, est revenu de l'étranger après une absence de deux ans ; sa réapparition dans notre cercle nous a valu depuis ce temps plusieurs séances très importantes.

Nous vivons pour ainsi dire en famille avec les esprits qui assistent à nos réunions ; librement et oralement nous causons avec eux. Nous aidons de nos conseils et de nos prières ceux qui en ont besoin, et nous recevons des esprits élevés les enseignements utiles pour notre progression ici-bas.

Il arrive fréquemment, depuis quelque temps, que plusieurs de nos frères et sœurs de l'espace viennent s'agenouiller devant notre vénéré président, lui demandant sa bénédiction tout en le remerciant de ses bonnes prières. Du reste, ils l'aiment, ils le vénèrent comme un frère aîné.

A l'exception de deux esprits, Swedemborg et David, ceux qui viennent au milieu de nous se matérialisent, nous les voyons distinctement par la lumière qui vient d'une haute fenêtre.

Depuis plusieurs séances, ils pénétrèrent chez nous en frappant à la porte les trois coups réglementaires, et en se faisant annoncer par un des leurs qui est déjà dans la place.

C'est ainsi que, le 11 de ce mois, un esprit matérialisé entra dans notre cercle ; il était de haute stature et nous le reconnûmes aussitôt pour avoir été, de son vivant, à Odessa, ministre de l'église luthérienne qu'il avait administrée pendant une quinzaine d'années ; il était honoré ici par sa grande bienfaisance.

Il a fait construire un collège qui prospère actuellement ; il a amassé, par son influence, tous les fonds nécessaires à la fondation d'un hôpital modèle où chacun est reçu sans distinction de religion.

Il s'approcha de Samuel auquel il prit les deux mains, et après avoir récité la prière il le bénit et lui dit : « Mettons-nous à genoux et prions ensemble le Seigneur. » Après avoir prié, il s'approcha de Marie et de Eugène, et les bénit également. Puis Samuel lui dit : « Vous rappelez-vous quand vous êtes venu chez moi ? je vous ai montré la couronne de laurier que Glinka m'avait posée sur la tête ». — « Je me le rappelle très bien, répondit-il, mais je vous avoue qu'alors je n'ai pas cru ; depuis, Dieu m'a pardonné mon incrédulité. » — Demande. « Est-ce bien le roi D... qui nous honore de sa présence, qui joue du luth, demanda encore Samuel ? » Il nous confirma la question, en disant *Croyez*.

Il continua de nous parler, de sa voix sonore, et nous fit un sermon pour nous exhorter à la foi, à la pitié, à la charité selon la justice.

Cette manifestation de notre vénéré maître nous a causé une joie impossible à dépeindre.

Puis à chaque séance nous entendons des prières ou des psaumes chantés et accompagnés par l'harmonium et le luth, joué par le roi D..., car l'artiste se nomme ainsi.

Il y a quelques jours nous ne nous attendions pas à avoir de séance, quand, vers 9 heures 12 la porte s'est ouverte tout à coup, et notre médium Eugène entra en marchant doucement ; il s'approcha de Samuel, notre président alors malade auquel il dit : « Je suis le corps astral d'Eugène qui dort chez lui. » Aussitôt il lui fit des passes magnétiques, d'après les règles, bien qu'il ne s'en soit jamais occupé, et à l'instant même Samuel éprouva un grand soulagement ; pendant cet acte-là le luth jouait en pleine lumière et Eugène, plongé dans la plus vive admiration voyait, disait-il, le roi D... tout à fait lumineux, avec une couronne sur la tête et un luth en or à la main.

Il sortit sans prendre congé ; à peine parti, une voix venant d'une fenêtre, dit à Samuel : « Attends cinq minutes, Eugène viendra. »

En effet cinq minutes plus tard il était de retour, quoi qu'il lui eût fallu au moins un quart d'heure pour aller et revenir : « Excusez-moi de venir si tard, dit-il en entrant, je me suis endormi et ma mère a oublié de me réveiller. » Il ne se rappelait absolument rien.

Ce même soir, à la séance qui eut lieu ensuite l'esprit de Mustapha Abdou-La se manifesta, bien matérialisé ; il s'approcha de notre président, s'agenouilla devant lui, demanda sa bénédiction et dès qu'il l'eût reçue, Samuel lui dit : « Puis-je te faire le signe de la croix au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? » Volontiers répondit-il, et appuyant sa tête sur les genoux de Samuel, il ajouta en respirant difficilement : « Je suis très fatigué. »

Ensuite le ministre Bineman vint et dit à Samuel : « Tu n'as pas besoin de nommer les Esprits ; prie car l'Eternel sait à qui la miséricorde est nécessaire ; il ne faut pas non plus prier pour que le maître élève encore plus les Esprits éclairés, pense seulement à ceux qui sont souffrants, à ceux qui se recommandent à tes prières. »

Puis il nous confirma que, Allan-Kardec, en 1924, serait déjà réincarné et à même de diriger le spiritisme pour le répandre.

Que le maître soit loué pour la grâce qu'il fait, en permettant à des Esprits avancés de se manifester dans notre cercle pour nous éclairer sur notre immortalité. Amen.

Nota : Samuel ayant demandé à voir le luth, il lui fut répondu qu'on nous le montrerait prochainement, mais qu'en attendant ils lui en feraient le dessin. En effet quand on alluma la bougie le dessin était sur la table.

Nous le joignons à ce compte rendu.

22 septembre 1892. Étaient présents : Samuel, Marie, Alexandre, Marthe.

« Ton ange gardien ne pouvant se communiquer il te fait parvenir ses sentiments de joie et de bonheur, en voyant ta vie conforme aux préceptes du Christ, à la haute morale de son enseignement. L'Eternel voit et entend tout ; chacun a sa récompense, selon ses mérites. »

« Ami, dans l'incarnation précédente je fus joyeux de ce qu'il me fut donné la possibilité de te rendre service pour le bien que tu m'avais fait dans une vie passée. Je suis élevé au-dessus de mes mérites. Les esprits de mon ordre ont un don, la perspicacité, et je puis lever le voile de ton avenir qui, dans le monde spirituel sera rempli de joie et de félicité. Tu seras avec nous, frère, pour contempler l'harmonie si simple de la création et entendre la marche sublime des mondes éloignés.

« Après nous être incarnés encore bien des fois, nous nous réunirons à celui qui nous a créés ; ton incarnation actuelle est peut-être la dernière sur cette planète d'épreuves par le travail.

« Vis d'après les préceptes du Christ pour ne pas éloigner le joyeux avènement de notre spiritisme; je serai toujours avec toi et t'aiderai à passer les derniers jours de ta vie, comme il convient qu'elle le soit par un honnête chrétien et un véritable spirite.

« Oui Samuel, nous planerons ensemble dans l'infini ; aux cieux étoilés nous serons heureux quand nos prières, franchissant les espaces, iront à la source de tout ce qui est.

« Le bien que tu auras fait te sera doublement rendu ; plus tu en feras plus la Lumière de Vérité jaillira sur toi.

« Samuel, je me permets un conseil : Souviens-toi dans les déboires qui pourront t'arriver à la fin de ta vie, dans les désenchantements que tu auras à supporter, que tes études suivies et tes principes sont justes et sages ; s'il se trouvait des personnes qui voulussent te faire dévier de la bonne voie plains-les, elles seront punies par leurs propres actes.

« Celui qui ne conserve pas les biens intellectuels acquis par un travail personnel et avec l'aide des invisibles, trouble profondément sa vie ; il devra corriger cet acte par de nouvelles incarnations.

« On t'a beaucoup donné et ta responsabilité est plus grande que celle des autres ; sois donc ferme et ne te laisse pas ébranler dans tes convictions rationnelles ; telles sont mes dernières paroles.

TON AMI DES TEMPS PASSÉS.

Pour copie conforme des procès-verbaux: S. M. Bourkser.

UN INVISIBLE ESPIÈGLE ET SATIRIQUE

Cher monsieur Leymarie,

Lors de mon séjour à Paris, le mois dernier, j'eus le grand honneur et plaisir de faire la connaissance de monsieur le comte et de madame la comtesse de B., et le privilège à peu de spirites accordé d'assister aux intéressantes séances qui ont lieu chez ce couple aimable et hospitalier.

Pour comprendre ce qui va suivre il faut savoir que l'Esprit guide (ou familier) qui fréquente ces séances, ignore la philosophie de l'évolution et, de la réincarnation, et que dans une de ces réunions, le capitaine D. et moi nous eûmes avec l'Esprit contrôleur une discussion animée sur ces deux sujets ; mais l'invisible soutint ferme que l'âme vient toute faite et s'incarne dans l'homme sans évolution et sans réincarnation.

Or, dans une séance tenue le 25 octobre il y eut deux apports : le premier consistait en une mèche de cheveux que l'Esprit prétendait avoir pris au cercueil d'un trépassé ami de la maison ; l'autre était un os très vieux

mais pas fossilisé et d'abord on a cru qu'il appartenait aussi à un corps humain, ce qui donna un léger frissonnement à la dame de la maison.

Nous étant douté de quelle provenance était cet os, et ayant demandé à l'esprit à quel corps il avait appartenu, il nous fut répondu : « Cet os à appartenu au signor Damiani, lorsqu'il était chèvre », ce qui changea le frisson en un rire général.

Dans une séance préalable (20 octobre), nous eûmes aussi un fort intéressant apport, consistant dans une branche fraîche d'avoine; à cette observation de la comtesse qu'il n'y avait plus d'avoine fraîche en France, il fut répondu par l'Esprit qu'il l'avait apportée de la mer Noire??..

Les séances chez le comte et la comtesse de B..., sont très intéressantes mais restreintes à quelques intimes; personne n'y est admis sans l'approbation des Esprits, de sorte que nous n'étions jamais plus de cinq ou six assistants y compris le baron de M., puissant médium.

Mon expérience de trente ans comme recherches dans le spiritualisme moderne pendant lesquels j'ai assisté à des milliers de séance, me fait prévoir un développement progressif des pouvoirs psychiques de ce cercle, développement qui pourrait aller jusqu'à la matérialisation.

Tout à vous. Florence, novembre 1893.

G. DAMAINI.

UN MIRACLE ORTHODOXE

Le *Light* du 10 novembre 1894 publie un article tiré du journal des jésuites de Londres « *Month* », où se trouve le récit du rev. Pere John Mac Hale, au sujet d'une statue en pierre représentant la Vierge et l'enfant, laquelle se trouve dans une grotte à Mellheha (dans l'île de Malte). Cette statue aurait bougé, ses mains se seraient levées; la mère et le fils auraient béni et fait le signe de la croix devant les assistants.

Les témoins, deux pères jésuites, deux frères et trente de leurs élèves, parmi eux un jeune homme protestant, affirment, dit le père Hale qu'ils ont vu mouvoir à plusieurs reprises la statue, d'abord le 20 mars, et ensuite, à la fête de Corpus Christi; les mouvements étaient variés et fréquents. La statue est en pierre de chaux sur un piédestal placé dans la grotte, elle est placée derrière une grille en fer.

On peut l'examiner de près et même la toucher sans peine.

N. D. L. R. — Nous ne répéterons pas, après avoir lu : le *Se non è vero è bene trovato* des Italiens; mais pourquoi, ceux qui font de tels récits nient-ils que, dans certaines circonstances données les Esprits après avoir cataleptisé un médium, l'avoir réduit à l'état neutre, lui enlèvent de sa substance pour

se forger un corps armé de cinq sens, afin de se manifester au monde extérieur en se servant de cet organisme enfanté en quelques minutes ?

Béatement ils répètent : c'est l'œuvre du diable ; les scientifiques affirment qu'il y a là de simples hallucinations ! Tous ces compères nient le fait brutal, s'encensent, se congratulent, et tournent le dos à la simple vérité, essentielle, utile et anti-miraculeuse.

A PROPOS DE LA VICTORIA

Le « *Médium and Daybreak* » publie un article de J. F. Dutton daté du 30 juin 1891, dans lequel il est dit que, M. John Abraham devait épouser la fille de M. Dutton ; celle-ci étant morte ce malheur avait uni les deux hommes par une étroite amitié.

Or le 21 juin dernier, un clairvoyant était chez M. Dutton au moment où celui-ci recevait une lettre de son ami, lequel se trouvait alors à bord du navire la *Victoria* commandé par l'amiral Tryon.

M. Hensman, ce clairvoyant ayant placé cette lettre sur son front sans l'ouvrir, dit qu'elle venait de l'au-delà des mers ; il en décrivit l'auteur, M. Abraham. Il vit ensuite l'esprit de la fille de M. Dutton, la fiancée de M. Abraham ; il paraissait agité et très inquiet, allait de son père à son ami qui était sur le bateau et revenait sans cesse. Le médium, en ce moment, voyait M. Abraham assis dans une petite chambre (cabine) la tête appuyé sur sa main et paraissant très abattu. « La fille de M. Dutton voudrait, disait le médium, l'avertir d'un danger mais elle ne peut pas en faire recevoir l'impression », il ajoutait : « Votre ami est en grand danger, il sera bientôt dans le monde des esprits ; priez pour lui. »

La séance terminée, M. Dutton écrivit à M. Abraham et en portant sa lettre à la poste, le lendemain, il y vit une dépêche annonçant la perte du navire la *Victoria* ; cette triste nouvelle venait d'arriver.

On ne connaissait pas la liste des personnes sauvées, aussi M. Dutton rempli d'angoisse se rendit chez le clairvoyant et put obtenir la description de cette terrible calamité, et apprendre comment son malheureux ami en montant sur le pont avec un instrument d'optique, avait été renversé et projeté au bas de l'escalier, parmi les autres passagers ; presque aussitôt le bâtiment s'était englouti dans les eaux.

D'autre part, le journal « *Vanity Fair* » disait que le jour même du désastre, il y avait soirée chez M^{me} l'amiral Tryon. Là, une dame ayant aperçu l'amiral montant un escalier, en faisait l'observation à une personne placée près d'elle et manifestait sa surprise, car elle le croyait absent de Londres.

— « N'en dites rien, répondit celle-ci ; je l'ai vu aussi tout à l'heure et

quand j'en ai prévenu M^{me} Tryon, elle a paru très ennuyée de ma remarque; elle m'a répondu que je devais me tromper car son mari était à bord de son navire.

Ce qui précède se passait le soir même de la collision des deux navires anglais par laquelle la « Victoria » fut engloutie.

Ces faits de *télépathie* comme MM. Meyers et Padmore les ont nommés dans leur célèbre ouvrage, ne sont pas rares et ici, le médium M. Hensmann deux amies de l'amirale, et l'amirale elle-même ont su l'événement à l'instant où le fait de collision avait lieu.

Le phénomène de vision à distance, et de l'apparition chez lui de l'amiral Tryon devrait engager les négateurs du spiritisme à bien méditer.

LA DOCTRINE CÉLESTE DE LOUIS XVII

(Suite). Voir le n° de janvier 1894.

A l'époque où je fus arraché des bras de mon infortuné père, et remis entre les mains de ma bonne mère, j'eus pendant mon sommeil l'effroyable vision que voici : Je me trouvais sur une grande place, où l'on avait élevé un large échafaudage sur deux forts piliers carrés, qui me semblaient être de bois de chêne ; une immense multitude de peuple et de soldats de tout genre l'entourait : mon père, vêtu seulement d'une chemise et d'une culotte noire, avec des bas blancs et des souliers, se tenait debout au milieu dans l'attitude de quelqu'un qui parle au public. Tout à coup, et au même instant, une bête en forme de lièvre, mais recouverte de longs poils rougeâtres qui descendaient jusqu'à terre, sortit comme un éclair du milieu des pieds du peuple, et s'élançant vers un des piliers avec la rapidité d'un boulet de canon, elle le brisa en mille morceaux. L'échafaudage s'écroula ; je n'aperçus plus alors que le corps de mon père nageant dans son sang. Saisi d'effroi je poussais des cris douloureux.

Ma tendre mère, dont la sollicitude veillait continuellement sur moi, se précipita pour me tranquilliser ; je lui racontai cet horrible rêve et elle me défendit d'en parler à qui que ce fût. Toutefois, je remarquai que depuis cette communication ses malheurs s'étaient accrus et que ses peines étaient devenues plus accablantes qu'auparavant.

Très souvent prosternée aux pieds de mon lit, quand tout le monde la croyait endormie, elle adressait ses prières à Dieu, la plupart du temps en allemand ; et toujours les derniers accents de sa voix étaient étouffés par des sanglots. Je l'ai surprise même bien des fois se jetant à genoux sur son lit et répétant avec angoisse : « O mon Dieu ! sauve-le, à cause de ta miséricorde divine ! » Rien ne m'échappait des mouvements et des paroles de cette

mère de douleurs ; car nos deux lits se touchaient. La sagesse du Tout-Puissant en avait décidé autrement.

Moi et ma sœur, qui me méconnaît, nous devions seuls survivre à la monarchie de France brisée par la hache des bourreaux. Les Français ont détruit le bon arbre, espérant cueillir des figues sur des chardons ; combien n'ont-ils point été cruellement abusés ! En vain ils ont cherché les sources du bonheur public dans le sein des factions ; ils se sont convaincus par les désastres communs que l'ivraie ne peut pas produire du bon grain, et que toute maison dont Dieu n'est pas l'architecte, tout établissement quelconque qui n'est pas fondé par la justice et la vérité, tôt ou tard tombe en ruine : ils moissonnent selon ce qu'ils ont semé.

Pour achever de détruire entièrement, jusque dans la racine, la dernière tige de ma race royale, on me livra à la discrétion de misérables qui, dans ces temps d'anarchie et d'impiété se faisaient un mérite d'être cruels envers moi. On peut consulter à ce sujet le livre intitulé : *Abrégé des Infortunes du Dauphin*. Je me disposais à révéler bien d'autres mystères qui se rattachent à moi, si je n'eusse pas été arrêté dans le cours de mes pensées terrestres pour publier, ainsi qu'on le verra par la suite, la miséricorde et les œuvres de Dieu. Sans cette circonstance j'allais raconter tous les moindres détails qui me concernent, depuis mon emprisonnement au Temple jusqu'à l'époque actuelle.

J'aurais conduit mes lecteurs en Italie et là, où, me rappelant incessamment les prières de ma vertueuse et pourtant si infortunée mère, qui avait placé toute sa confiance en Dieu, je me demandais où était donc alors le Tout-Puissant, puisque la vertu et l'innocence ont été sacrifiées à la perversité du crime ? Personne n'avait jamais eu l'occasion de rectifier mes idées sur ces incompréhensibles dispensations des volontés du Très-Haut.

Des souvenirs de mon premier âge, en matière de religion, il ne m'en restait pas d'autre que celui d'avoir assisté à des représentations, dans la chapelle de Versailles, où chacun, un livre à la main, y lisait plus ou moins pendant que des hommes, avec des habits bizarres, chantaient et marchaient au son d'une bruyante musique. Étonné de ce spectacle je questionnais ma mère qui me répondit : C'est la sainte messe ; le bon Dieu est ici présent, il faut prier ; nous sommes réunis pour lui adresser nos hommages.

Telle avait été toute mon éducation religieuse, lorsque je fus enfermé avec toute ma famille sous les verrous de la Tour du Temple. Dans ce séjour de larmes, mon incomparable mère me fit apprendre deux petites prières par lesquelles j'intercédaï la bonté infinie pour nous, pour nos amis et pour la France. A l'exemple de ma famille, mes espérances reposaient en Dieu ; et je priaï sans avoir l'intelligence de ce que c'était que prier. Je n'étais

jamais le dernier à genoux, quand je voyais ma mère, ma tante et ma sœur se prosterner. Avec elles, je vivais comme si j'eusse été dans la compagnie des anges.

Mes bourreaux, en m'arrachant une nuit de leurs bras pour me transporter dans un donjon séparé, m'arrachèrent en même temps aux dernières douceurs qu'il me fût donné de goûter pendant ma longue captivité, jusqu'au jour tant désiré de ma délivrance. Combien je ressentis durement l'horreur de ma nouvelle condition, soumis ainsi que je l'étais à la surveillance brutale d'êtres dénaturés, qui n'avaient de l'homme que l'apparence ! Lors de ma résidence en Italie, je fus d'abord caché au fond d'un cloître où je revis pour la première fois les mêmes cérémonies dont j'avais été témoin dans la chapelle de Versailles ; mais je ne possédais pas plus de lumière sous ce rapport qu'auparavant. Mon protecteur, le pape Pie VI, jugea à propos de me retirer du cloître et de me séquestrer avec cinq de mes amis, dans une maison de campagne tout à fait isolée lorsque ce vénérable vieillard tomba entre les mains de mes persécuteurs politiques. Privé de son appui généreux, une nouvelle ère de souffrance recommença pour moi et ma vie ne fut plus qu'une suite de continuel tourments, de trahisons, de cachots et de traitements les plus inhumains. Après une aussi désespérante complication d'incidents étranges qui, en écrasant mon corps avaient bouleversé mes facultés morales, qu'allait devenir ma stérile existence sur cette terre qui me rejetait, où, seul dans l'univers, enveloppé d'un mystère impénétrable, sans ressources, dépouillé de ma famille et de mes amis, mon âme affaissée n'avait pas même la consolation d'envisager un monde meilleur ? Car, si je puis m'exprimer de la sorte, j'avais de plus perdu mon Dieu.

Mais néanmoins la Providence ne m'avait pas oublié ; elle veillait paternellement sur ma destinée pour la diriger invisiblement alors, vers une fin glorieuse où je ne devais parvenir qu'en traversant un océan de tribulations, qui m'a conduit à l'état d'anéantissement par lequel je suis effacé devant la sagesse du siècle ; afin que le triomphe de ma cause, qui sera l'œuvre unique du ciel attesât la toute-puissance divine aux yeux de l'univers et confondit l'orgueil des passions de l'homme.

Je n'ai point présente à la mémoire l'époque à laquelle, en 1810, j'arrivai à Berlin, car dans ma sauvage existence je ne savais ni les jours de la semaine, ni la semaine du mois, ni le mois de l'année. Tout ce que je puis savoir, c'est que ce fut le 12 mai, qu'avec la grâce de Dieu, et par ordre du président de la police, M. Lecoq, je fixai ma résidence à Spandau. Là, j'eus bientôt acquis la connaissance de gens de bien, notamment de MM. Preiß, Plischkofski, Poppe et Winter, maîtres supérieurs de l'école publique de

la ville. Ces hommes éminemment respectables, surtout Preis et Winter, avaient établi une académie pour la culture de la musique vocale et instrumentale ; par l'effet de leur bienveillance je ne tardai pas à devenir membre de cette société. On trouva ma voix agréable et comme j'ignorais la science de l'harmonie, MM. Preis et Wender, professeurs de musique et directeurs de celle de Spandau me donnèrent des leçons sur plusieurs instruments, et me prièrent ensuite, après un certain temps d'étude, de me réunir à eux quand dans les jours solennels, ils se rendaient à l'église pour y célébrer les louanges du Seigneur.

Ce fut à cette époque que, pour la première fois, j'assistai aux cérémonies du culte protestant. L'ecclésiastique montait habituellement en chaire, et ses sermons étaient toujours longuement consacrés à nous entretenir de Jésus-Christ, que je ne connaissais pas. Alors je devins désireux de m'instruire sur cet article de la foi chrétienne ; en conséquence je me procurai l'Evangile, qu'on m'assurait être l'histoire de sa naissance, de sa vie et de sa mort.

Après avoir parcouru une partie des faits qui ont rapport à lui, je crus remarquer tant de contradictions, d'injustices et même de mensonges que tout ce que j'avais lu me parut être une invention des hommes, et je n'approfondis pas davantage le sujet. Mon opinion sur l'existence de Dieu était bien différente, car mes yeux me rendaient témoignage des œuvres de la création. Une circonstance fortuite fit tomber entre mes mains le livre intitulé : *Le ciel étoilé de Bothe*. Avec quel sublime étonnement je vis la description qu'il nous donne de sa découverte de plusieurs soleils ! Personne avant lui ne m'en avait dit autant, il me rendait visible l'admirable système de chacun, et des millions d'astres, plus ou moins petits ou grands que notre terre, tournant autour de ces globes lumineux. Quelle immensité de grandeur, pensai-je, dans la toute-puissance de Dieu ! Tant d'innies merveilles prouvaient leur auteur ; j'acquis dès lors une croyance irrésistible qu'il existait un souverain et indispensable ordonnateur de toute chose créée. Mais quelle pouvait être la nature de Dieu ? Que demandait-il de l'homme ? Ici mon esprit retombait dans les ténèbres de l'ignorance.

Tous les prétendus éclaircissements que j'avais entendus de la bouche du prédicateur luthérien ne contribuaient qu'à obscurcir mes idées sur ce point délicat : était-ce ma faute, pour n'avoir pas été témoin de ses sermons plus de cinq ou six fois, durant le temps de mon séjour en Prusse ? était-ce celle du ministre ? je n'en sais rien. Dans cet état de perplexité et de combats intérieurs, et tandis que toutes les facultés de mon entendement s'épuisaient à la recherche d'une vérité dont l'intelligence était devenue un besoin de mon âme, je fus accusé devant la magistrature criminelle, d'avoir

mis en circulation de faux écus de Prusse. Cette odieuse dénonciation provenait du plus misérable des êtres car je lui avais fait du bien. L'infamie du juge d'instruction qui fut saisi de la plainte, envenima contre moi les conséquences de cette mensongère procédure, par suite de laquelle j'étais en prison où je fus tenu toute une année au secret le plus rigoureux. En vain je réclamai du papier pour écrire et des livres pour lire, on eut la cruauté de me refuser ces consolantes distractions.

Toutefois je rencontrai plus de sensibilité chez la femme de mon géôlier, qui, émue d'un sentiment de pitié me prêta un vieux livre; c'était l'Evangile. Quoique je le connusse déjà, je l'ouvris par désœuvrement et je tombai sur le chapitre de l'Ascension. En le méditant le « Ciel étoilé de Bothe » revint à mon imagination, et avec lui je me transportai par la pensée à cinq cent mille millions de lieues allemandes au-dessus de la terre, où je trouvais encore des astres, des soleils, partout l'espace et nul endroit que je pusse supposer être le ciel, demeure que généralement on assigne aux bienheureux. Je me dis à moi-même : où donc Jésus-Christ est-il monté? Dieu est tout-puissant il est vrai, et le Créateur de l'univers doit avoir des moyens de faire arriver jusqu'à lui celui qu'il a envoyé sur la terre, ainsi que les créatures qui l'habitent. Or si Jésus-Christ est descendu du ciel, évidemment le ciel existe. Peut-être est-il fixé derrière les systèmes de tous les soleils, à un point d'élévation que l'œil ni l'esprit de l'homme n'ont pas la capacité d'apercevoir. Mais pour parvenir à une telle hauteur combien de temps faudrait-il? Je me mis alors à calculer de mémoire, bientôt je me perdis dans la complication des chiffres. N'ayant pas la facilité de suivre mon opération sur le papier, il me vint dans la pensée de monter sur la fenêtre de ma prison pour en arracher un clou que j'apercevais et de la pointe duquel je pourrais me servir pour tracer mes chiffres sur les murailles. En vain j'essayai de le retirer; il était tellement enfoncé dans le bois que tous mes efforts furent superflus. Fatigué de mes tentatives inutiles, je me détournais pour descendre, lorsque je remarquai sur un poêle qui était là, un morceau de craie dont je m'emparai à l'instant. Bientôt les planches du cachot furent couvertes de calculs, car on devine bien aisément que j'avais fait du plancher inférieur ma table à écrire. Voici comment je procédai :

Jésus-Christ, me disais-je, au moment d'expirer sur la croix dit à l'un des malfaiteurs qui, crucifié avec lui, sollicitait le pardon de ses péchés : « En vérité tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis. » Le voyage de la terre aux cieux devait donc s'exécuter dans moins de vingt-quatre heures. Combien alors l'âme devait-elle parcourir de lieues par heure, pour atteindre une distance de cinq cent mille millions de lieues allemandes? Jésus-Christ consumma son sacrifice vers la neuvième heure du jour : conséquemment

il ne lui restait plus que quinze heures jusqu'à minuit; l'heure ayant 3.600 secondes quinze heures donnent 54.000 secondes. En admettant que l'intervalle à traverser n'eût pas une étendue supérieure à celle de cinq cent mille millions de lieues, il fallait que la vitesse du mouvement dépassât chaque seconde plus de neuf millions de l'espace, puisque 9 fois 54.000 n'offrent pour résultat que 486.000.000.000! supposition absurde.

Je m'arrêtai ensuite à une conjecture plus vraisemblable quoiqu'elle répugnât à ma raison. J'établis comme possible qu'un esprit voyageât aussi rapidement que le jet d'une balle d'arquebuse dont j'estimai hypothétiquement la portée par seconde, à une lieue allemande, ce qui fait environ trois lieues de France. Quoique cette vitesse supposée fut contraire au bon sens, je calculai d'après cette base combien cinq cent mille millions de secondes font d'années. L'heure n'a que 3.600 secondes, par conséquent 24 heures représentent 86.400 secondes, et 365 jours 31.536.000. Ainsi, en prêtant à un esprit dans sa course la rapidité d'une balle d'arquebuse, à une lieue allemande par seconde, mon opération m'avait déjà conduit à plus de quatorze mille ans sans que le trajet fut accompli, car l'année solaire se compose de 365 jours et 6 heures.

Je ne poussai pas plus loin ce calcul. Dieu tout-puissant qu'il fût ne pouvait pas selon moi, dans sa vérité et dans sa sagesse, séparer l'espace du temps, et puisque le ciel qu'habitent les âmes des bienheureux repose au-dessus de tous les astres, il fallait donc des millions d'années pour y arriver.

Ce ciel doit être la demeure de Dieu, mais il n'est bien certainement pas au-dessous des astres. Je défie le monde entier de prouver le contraire de ma proposition.

(A suivre.)

EUSAPIA PALADINO A VARSOVIE

En attendant la publication du procès-verbal des séances de Mme Eusapia Paladino, à Varsovie, procès-verbal que nous communiquerons à nos lecteurs, voici quelques détails empruntés aux journaux russes.

On connaît suffisamment la personnalité du médium pour que nous ne nous attardions pas à la décrire; tout le monde le sait, Eusapia est une sympathique Italienne, franche de caractère, naïve, bonne pâte et à peu près illettrée. Elle se prête, avec la meilleure grâce du monde, à toutes les exigences du contrôle le plus méfiant, et même à toutes les conditions tracassières que lui imposent les incrédules les plus invétérés.

Les séances de Varsovie ont été organisées et conduites par l'hypnotiseur

bien connu, M. le D^r Okhorovitch, avec le concours du célèbre peintre Sémiradski.

Le cercle d'expérimentation se composait de savants et de gens de lettres, le corps médical de la ville y était fortement représenté ; la commission d'enquête se scinda en deux groupes distincts qui expérimentaient séparément.

Dès la première séance se produisirent les phénomènes extraordinaires de la lévitation d'objets, tant dans l'obscurité qu'en plein éclairage au gaz, l'apparition de flammes bleuâtres, l'enlèvement de chaises de dessous les assistants, attouchements des mains, etc.

Les mesures de contrôle appliquées au médium étaient des plus rigoureuses. Pour s'assurer de la non intervention personnelle du médium, on eut recours à tous les procédés et appareils imaginables dans pareil cas : courant électrique, enregistreurs de toute espèce, ligottement, etc.

Pour contrôler l'authenticité du phénomène du soulèvement de la table, les mains de tous les assistants furent liées avec le même cordon qui retenait celles du médium, ne laissant que fort peu de jeu, de sorte que les expérimentateurs pouvaient se surveiller réciproquement.

A l'une des dernières séances, on eut l'idée d'inviter le fameux prestidigitateur Ryska, on le plaça à côté du médium pour le surveiller. Il signa un certificat dans lequel il dit n'avoir pu découvrir la moindre trace d'une supercherie quelconque ; il conclut ainsi : « Je déclare que j'ai été témoin de phénomènes frappants, et je les considère comme étant des manifestations médiumniques. »

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le rapport complet de ces séances sera rédigé et publié prochainement ; il est donc inutile, pour le moment, d'insister davantage sur les détails.

Eusapia a répondu par un refus catégorique aux invitations qui lui sont venues de Londres, Vienne, Munich, Dresde et autres villes. Elle retourne à Naples, près de son mari. Elle n'a pas non plus voulu donner de séances à Saint-Petersbourg, bien qu'elle se déclarât moins fatiguée qu'elle ne le fut après les expériences de Milan.

Nous remettons à notre prochain numéro la narration de quelques détails anecdotiques se rapportant au séjour d'Eusapia à Varsovie et qui ont cet intérêt de dépeindre sa physionomie morale.

ASTROLOGIE

Sous ce titre, le journal *le Borderland*, de Londres, contient un article très judicieux du fameux professeur *Olius Lodge*, dont on connaît le rapport si remarquable et si logique, quant aux phénomènes psychiques.

Ce mathématicien, dont la presse dans le monde a généralement parlé combat cette pensée (soutenue pour les occultistes mages et astrologues) que les planètes par leur position dans notre monde sidéral, au moment de la naissance des esprits incarnés, puissent avoir une action, une influence bonne ou mauvaise sur le cours de leurs existences sur la terre.

Il prouve l'inanité de telles prétentions, et les croit simplement en accord avec les connaissances bornées des hommes au moyen âge.

Vouloir ressusciter de telles théories, c'est actuellement méconnaître l'état de la science en général, et particulièrement les études astronomiques qui ont placé la terre et les autres planètes, chacune à leur place dans le cosmos, et leur fonction dans l'ensemble de notre système.

Jadis, selon leur position apparente, on présentait des explications futiles, erronées, qu'il serait triste de ressusciter.

CONFERENCES DE M. LÉON DENIS.

Nous lisons dans la *Paix universelle* que M. Léon Denis a donné une 2^e conférence à Lyon ; M. Chevalier présidait la séance.

L'auteur a parlé du problème de la vie future, de la vie de l'espace et des conditions que chaque esprit peut s'y faire, avec précision et éloquence comme toujours.

Il disserte après sur le caractère des communications et sur la pratique de la médiumnité ; il réfute les théories des adversaires du spiritisme et traite ensuite de l'homme et de sa nature intime, de ses progrès par ses réincarnations successives ; il explique le mécanisme divin.

L'homme se rachète par le travail, par des actes qui le relèvent et le transfigurent.

M. L. Denis ayant reçu une lettre d'un correspondant anonyme, lequel tient énormément au miracle, il répond à ses interrogations d'une manière bien simple, sensée et rationnelle.

Dans une éloquente péroraison, très applaudie, il engage l'assistance à étudier avec esprit de suite pour atteindre l'idéal qui est le but de toutes nos aspirations.

Un prêtre, M. l'abbé F..., docteur en théologie, ayant demandé à M. Léon Denis une séance contradictoire pour lui poser certaines questions, l'orateur a consenti à lui donner satisfaction ; la prochaine *Revue* relatara les incidents de cette lutte courtoise.

NÉCROLOGIE

Le colonel *Louis Deschamps*, notre F. E. S., ancien abonné de la *Revue*, est décédé à Abbeville; un bon souvenir à cet officier supérieur qui se plut aux saines et fortes études, qui fut bon et bienfaisant.

M. Jésuspret, de Douai, nous annonce le décès de *M. E. C. J. Richard*, son gendre. A cette famille de spirites de la première heure, notre plus vive sympathie; Mme veuve Richard, mère de trois jeunes enfants subit une dure épreuve; pour elle et ses parents, par la mort de son mari il y a charge d'âmes.

M. le Comte Freschi Gherardo est décédé à Romiscello, Italie. Il fut, avec son frère désincarné, l'un des promoteurs du spiritisme en Italie et l'un de nos plus anciens abonnés; ce courageux défendait la cause dans le monde aristocratique où il vivait.

Souvenir affectueux à tous les membres de cette famille sympathique et bonne pensée aux Esprits des comtes Carlo et Gherardo Freschi.

M. Jean-Baptiste-Eugène Nus, homme de lettres, est décédé à Cannes (Var), à l'âge de 78 ans; nous reparlerons de ce philosophe éminent et vaillant écrivain, qui fut un chercheur de bonne foi, un ami constant de la vérité.

BIBLIOGRAPHIE

DE LA VIVISECTION. — Étude physiologique, psychologique et philosophique, 1 vol. in-18. Paris, CHAMUEL, éditeur, et à la *Librairie des Sciences psychologiques*, 1, rue Chabanais, Paris.

Il y a un mois, notre collaborateur Ernest Bosc faisait paraître *la Psychologie devant la science et les savants*, œuvre toute différente de l'étude qu'il fait paraître dans la *Revue* sous le même titre.

Aujourd'hui l'auteur d'*Isis dévoilée*, d'*Addha-Nari* et de tant d'autres ouvrages devenus classiques, aujourd'hui Ernest Bosc délaissant pour ainsi dire l'occultisme et le spiritisme nous fournit un nouveau volume extrêmement remarquable, volume qui est un réquisitoire véritable contre la vivisection.

Nous ignorons si notre collaborateur a tort ou raison dans la grosse question qu'il soulève et qui fera certainement bondir les vieux docteurs, mais ce que nous pouvons dire, et même affirmer c'est qu'il abat les vivi-

secteurs avec une *furia* sans égale, et finalement, quand on a parcouru le livre qui traite et même maltraite avec tant de science la vivisection, on est, il faut l'avouer, absolument convaincu que la vivisection est une chose tout à fait odieuse et inutile pour la science.

Et l'éminent auteur prouve, preuves en mains, ce que nous venons d'avancer, et cela en mentionnant les opinions des médecins et ces physiologistes les plus illustres.

Mais comment et par quoi remplacer la vivisection? Car il ne s'agit de démolir, il faut aussi substituer si possible à un mauvais système, une meilleure méthode. Et, c'est ici où apparaît « l'occultiste ».

En effet, notre auteur prétend et affirme que par l'hypnotisme appliqué, on peut largement remplacer toutes les cruautés qu'amène après elle la vivisection.

Dans ce cas, la méthode est sûre, fixe et certaine; car le somnambule ne décrit que les choses qu'il voit, ne détermine la lésion d'un organe ou d'un viscère intérieurs, qu'autant qu'il les aperçoit avec sa double vue.

La substitution de l'hypnotisme à la vivisection n'est donc pas une utopie, un rêve, mais une réalité tangible et palpable.

Nous souhaitons donc, avec notre collaborateur Bosc, la suppression totale des opérations vivisectrices.

(UNION LIBÉRALE de Tours.) Numéro du 4 novembre 1893.

LA MAGIE DÉVOILÉE OU *Principes de science occulte*, par le BARON DU POTET, 1 vol. in-8°, Paris, PAUL VIGOT, éditeur.

Il y a longtemps, bien longtemps que nous connaissons la *Magie* du baron du Potet, nous l'avons relue avec plaisir dans la nouvelle édition que vient de faire paraître l'éditeur Paul Vigot. Le même ouvrage, qui se vendait 100 francs dans l'édition in-4°, ne vaut aujourd'hui que 10 francs et cependant le volume est fort bien imprimé sur beau papier. L'ouvrage de du Potet ne vise pas à la grande science, comme les œuvres d'Eliphas Lévi, de Stanislas de Guaita et de Papus, et c'est pour cela qu'il sera très utile aux spirites et à tous ceux qui commencent à étudier l'occultisme, car l'œuvre de du Potet justifie parfaitement son sous-titre : *Principes de la science occulte*.

Voici les points intéressants de cette nouvelle édition :

La *première partie* nous donne une charmante autobiographie de l'auteur.

La *deuxième partie* est une rénovation de la magie qui a eu le grand

mérite de paraître à un moment où les esprits étaient loin d'être tournés du côté des choses occultes. Cette partie est des plus intéressantes.

La *troisième partie*, nous fait l'historique de l'agent magique, tandis que la *quatrième partie* de beaucoup la plus importante, nous livre des principes et des secrets magiques. L'auteur nous a raconté, vers 1876, que cette partie devaient contenir des principes très importants, mais que des esprits matérialisés lui avaient interdit de faire connaître certains secrets, et les apparitions ne le lâchèrent qu'après un engagement formel pris par du Potet de supprimer certains passages de son manuscrit, sans quoi, paraît-il, le baron aurait été étranglé et pendu haut et court pour laisser supposer son suicide.

La *cinquième partie* renferme des corollaires, elle traite de palingénésie, des esprits, de la mort, de la fausse magie, des miroirs, des signes et des chiffres magiques.

Enfin une conclusion avec appendice et post-face, résume l'œuvre entière. Nous le répétons en terminant cette courte notice bibliographique, l'œuvre de du Potet, n'est point faite pour initier à la grande magie, mais pour donner des notions précises et sûres aux commençants et à ceux qui s'occupent aujourd'hui des sciences occultes, c'est-à-dire à un grand nombre de lecteurs.

ERNEST BOSC.

Nous sommes priés d'insérer la note suivante :

Dialogues entre de grands Esprits et un vivant, de M. Amédée H. Simonin, volume grand in-18, format Charpentier, d'à peu près 300 pages. Prix : 3 fr. 50.

Dans ce siècle de la vapeur et de l'électricité, l'étude de la philosophie et de la psychologie est restée l'apanage de quelques esprits d'élite. Les progrès faits, les découvertes arrachées à l'ultime inconnu sont assez rares.

Aussi est-ce un événement que l'apparition de ce volume : *Dialogues entre de grands Esprits et un vivant*, que vient de publier l'un des grands prêtres de psychologie, M. Amédée H. Simonin, auteur d'une *Histoire* et d'un *Traité de Psychologie* qui font autorité dans les écoles spiritualistes.

Certes, rien plus que *Dialogues entre de grands Esprits et un vivant* ne peut sembler extraordinaire. Les spirites de tous les pays, et ils sont environ vingt millions voudront lire la consultation donnée à M. A.-H. Simonin par plus de cent célébrités des siècles passés et même du nôtre. Avoir appelé à côté de cent autres, à la fois : Homère, Platon, César, Jésus, Néron, Mahomet, saint Louis, Louis XIV, Fénelon, Napoléon, Thiers et Gambetta, à venir apporter leur témoignage, à venir communiquer leurs idées actuelles mises en parallèle avec celles qu'ils avaient défendues lors de leur incarnation sur la terre, c'est une hardie innovation. C'est une expé-

rience, dans son ensemble, jusqu'alors unique. Et quels immenses services cette sagè évocation, faite dans des conditions où toute fourberie, où toute hallucination étaient impossibles, va rendre à la science psychologique, mieux encore à toutes les sciences abstraites, telles que la théologie et la sociologie !

Le livre de M. A.-H. Simonin, œuvre remarquable par sa clarté, est une véritable révélation. La papauté, la sociologie y sont appréciées par les esprits. Machiavel vient nous dire son secret, Pie IX ne cèle pas ses pensées toujours les mêmes. De tous les volumes parus dans ce XIX^e siècle, aucun n'est appelé à un tel retentissement.

M. A.-H. Simonin a consacré quelques chapitres à l'analyse, l'explication et la démonstration de la *médiumnité* et il conclut en disant qu'il est arrivé à découvrir la *solution rationnelle de la question sociale*, qu'il espère un jour ou l'autre communiquer au public.

Spirites ou non, penseurs, philosophes, tous trouveront un vif intérêt à lire les *Dialogues entre de grands Esprits et un vivant*, volume qu'on trouvera chez tous les libraires ou qui sera adressé franco contre envoi de 3 fr. 50 en mandat ou en timbres à M. F. de Launay, 78, rue Taitbout, Paris.

N. D. L. R. — Telle est la note de l'éditeur, insérée pour être agréable à l'auteur véritable philosophe et homme de bonne foi.

Cette bonne foi a été surprise pour les raisons suivantes :

1^o Depuis 1855, à notre connaissance, les évocateurs qui ont eu cette prétention, d'obliger de grands hommes à se communiquer, furent constamment en rapport avec des esprits prétentieux, ou ignorants, dont les pensées et le langage étaient en contradiction avec le mode de parler des esprits invoqués. L'exception fut la règle.

2^o La raison indique que l'évocat doit s'adresser aux esprits avec lesquels il a vécu, dont il connaît le caractère, dont il a pu apprécier les actes ; il peut contrôler ses proches, son père, sa mère, etc., et qu'a-t-il besoin d'un Platon, d'un César, d'un Kepler, etc., qui n'ont pas d'affinités pour lui.

3^o Il est contraire à la logique et au bon sens, de laisser croire que les génies qui honorent l'humanité soient obligés de se confesser au premier venu ; l'expérience le prouve continuellement. Les désincarnés ont, comme nous, le libre arbitre, ils sont absolument libres de se refuser ; propager le contraire est une erreur regrettable.

4^o Nous ne connaissons pas le médium dont l'auteur s'est servi, mais les appréciations de M. A. Simonin, sur son compte, sont toutes à son avantage ; c'est une personne très honorable.

Au dire de quelques lecteurs éclairés, les esprits auxquels ce médium sert d'interprète, donnent tous la même note, avec des expressions similaires, sans originalités individuelles ; ils émettent cet avis, que la même entité, en se servant de noms divers, s'est servie d'un instrument très intelligent, pour donner à son insu des réponses qui peuvent occasionner un tort considérable à la cause.

5^o Ces critiques bienveillants, anciens investigateurs, prétendent que la preuve de la survivance de nos bien-aimés et de nos rapports avec eux doit nous suffire amplement ; dépasser ce but, c'est aller à l'encontre du simple et du vrai.

6^o L'auteur, un véritable galant homme, n'est pas en cause ici ; s'il a été induit en erreur c'est que l'expérience suivie en telle matière lui a fait défaut, c'est notre conviction.

Le premier volume du *Dictionnaire encyclopédique universel illustré*, publié sous la direction de Camille Flammarion, est en vente. Il renferme les lettres A-B.

Par ce premier tome on peut juger de l'importance de l'ouvrage et apprécier les services exceptionnels qu'il doit rendre à toutes les classes de la société.

Ce dictionnaire contient des articles suffisamment étendue, d'une extrême simplicité, d'une clarté et d'une précision parfaites et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses, dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place marquée dans les bibliothèques, même celles qui contiennent des encyclopédies plus importantes; tous, savants, hommes du monde, étudiants, industriels, négociants, artisans, etc., s'en serviront utilement soit pour apprendre, soit pour se remettre en mémoire toutes les matières qui les intéressent ou qu'ils sont appelés journellement à traiter.

Le premier volume A-B, qui vient de paraître contient 90 pages et de nombreuses illustrations. Prix : broché 12 francs (franco); en reliure spéciale 17 francs

On peut toujours souscrire à l'ouvrage complet reçu franco par séries, en adressant de suite dix francs pour les séries parues et en continuant d'adresser cinq francs chaque semestre à l'éditeur. La première série indiquant toutes les conditions de la souscription est adressée, contre cinquante centimes en timbres-poste, à E. Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Le Gérant : H. JOLY.